

Le livre de l'expérience

Exposition pratique de l'épître aux Philippiens

J.N. Darby

Chapitre 1. — Dans l'épître aux Éphésiens et même dans l'épître aux Colossiens, Dieu nous fait connaître notre place avec Christ; mais dans celle aux Philippiens, nous voyons le croyant passant à travers ce monde — y marchant comme chrétien. Il n'y a pas de doctrine dans l'épître aux Philippiens : elle nous montre le croyant courant vers le but, et cette course est envisagée comme accomplie dans la puissance de l'Esprit de Dieu, car ce qui caractérise ici le chrétien, c'est qu'il marche absolument dans cette puissance de l'Esprit. Cela explique pourquoi il n'est pas question de péché dans l'épître aux Philippiens (le mot même de *péché* ne s'y trouve pas), ni d'aucune lutte au sens propre du mot. Cela ne signifie pas que celui qui court ait déjà reçu le prix, mais il ne fait qu'une seule chose; il court par la puissance de l'Esprit de Dieu, cherchant à le saisir : il n'a pas saisi, mais il ne fait pas autre chose que courir pour atteindre; il est élevé au-dessus de tout ce qu'il y a en lui et dans le monde, élevé absolument au-dessus de toutes les circonstances.

L'épître aux Philippiens est l'épître de l'*expérience*, mais de l'expérience selon la puissance de l'Esprit de Dieu. Nous y apprenons cette leçon que, quoique pouvant faillir, il nous est possible de marcher dans la puissance de l'Esprit de Dieu. Ce n'est pas que la chair soit changée, ou qu'il soit admissible qu'on ait atteint le but, car il n'y a pas de perfection ici-bas; mais il est possible d'agir toujours d'une manière conséquente avec l'appel qui nous montre Christ dans la gloire comme but et prix de notre course. Il n'est pas question ici d'atteindre certains degrés de perfectionnement dans le monde : le chrétien n'a qu'un seul but à atteindre, savoir d'être avec Christ et semblable à Christ dans la gloire; mais il est considéré dans cette épître comme étant supérieur à toute espèce de circonstance, de contradiction, ou de difficulté, car son sentier est élevé au-dessus de toutes ces choses.

Le fait que nous avons un *chemin*, montre que nous sommes sortis du lieu où Dieu avait primitivement placé l'homme, que nous ne sommes pas chez nous. C'est une grande grâce de Dieu, que nous ayons un chemin dans le désert; et ce chemin, je n'ai pas besoin de le dire, c'est Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin : il serait demeuré paisiblement dans le jardin d'Éden, s'il était resté obéissant à Dieu. Mais nous, nous sommes sortis d'Égypte et nous ne sommes pas en Canaan : nous courons vers le but. Une foule de choses se mettent en travers du chemin, mais la seule chose que nous ayons à faire, c'est de courir. À chaque pas, nous gagnons davantage de Christ : c'est comme la lumière d'une lampe au bout d'un corridor; à mesure que nous avançons, nous en recevons davantage. Nous n'avons pas encore atteint la lampe elle-même, mais la lumière qui en jaillit augmente à chaque pas que nous faisons en avant; seulement nous sommes entièrement délivrés du moi comme de ce qui nous gouverne, et nous avons un motif supérieur à toutes les circonstances, en sorte que, bien que nous ne soyons pas insensibles à celles-ci, elles n'exercent aucune influence sur nous.

« Je rends grâce à mon Dieu, dit l'apôtre, pour tout le souvenir que j'ai de vous, dans chacune de mes supplications, faisant toujours des supplications pour vous tous, avec joie, à cause de la part que vous prenez à l'évangile depuis le premier jour jusqu'à maintenant ». Les Philippiens avaient pris une part ardente à l'évangile et avaient montré un esprit d'amour, et l'apôtre faisait sans cesse des supplications pour eux tous. Chaque fois qu'il priait, il faisait mention d'eux. Il portait sur son cœur l'Église de Dieu, et il en faisait de même pour les saints individuellement. Il pensait toujours à eux; — même aux Corinthiens, il dit : « Je rends toujours grâce à Dieu pour vous » [1 Cor. 1, 4].

Ce qui occupe Christ et ce à quoi Il pense, c'est ce qui devrait nous occuper et ce à quoi nous devrions penser. Si Christ est ma vie et par l'Esprit la source de mes pensées, j'aurai ses pensées en toute chose ; car *il y a* ce qui est juste et bien selon Christ. Je dois être, au milieu des circonstances dans lesquelles je me trouve, comme Christ y serait ; et cela est la vie chrétienne. Il n'est jamais nécessaire que nous fassions un mal quelconque ; jamais nécessaire que nous agissions selon la chair. Bien qu'elle soit là, pourquoi faudrait-il que je pense par elle ? Je ne le ferai pas, si je suis plein de Christ ; car c'est Lui qui me suggère mes pensées.

Si j'entre dans le sentiment et les pensées de Christ, je ne pourrai supporter de voir du mal dans les saints : je désirerai les voir semblables à Christ. Il opère maintenant dans le cœur des saints, comme nous lisons en Éphésiens 5, 26 : « afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole », et il faut que je marche avec Lui dans le même esprit ; ce que je ne pourrai jamais faire, si je ne suis pas devant Dieu moi-même. Christ se livre d'abord Lui-même pour les siens, et ensuite Il s'occupe à les purifier et à les rendre tels qu'Il veut les avoir : c'est aussi ce que nos cœurs devraient désirer de faire par l'intercession.

Il y a abondance de puissance pour un tel service, quoique nous ne sachions que bien misérablement en user. Le Seigneur peut déployer Sa grâce maintenant, aussi bien qu'Il le faisait dans les jours les plus glorieux de l'apôtre. Il y avait bien plus de quoi réjouir le cœur, quand David fuyait devant Saül, comme « une perdrix sur les montagnes » [1 Sam. 26, 20], que dans toute la gloire de Salomon ; car aux jours de la souffrance de David, il y avait la puissance de la foi. C'est avec *tous* les saints que nous devons « comprendre » (Éph. 3, 18), et nous diminuons notre bénédiction, si nous ne les embrassons pas tous. Il y a en Christ la capacité pour que nous le fassions, et, si nous marchons dans le même esprit que Lui, nous serons en repos à leur égard.

Prier pour les saints, nous donne la puissance de voir tout le bien qui est en eux. Les épîtres en rendent témoignage à la seule exception de celle aux Galates, où l'apôtre ne parle pas de ce qu'il pouvait louer, mais sans préambule, s'en prend au mal, car les Galates abandonnaient le fondement. Si nous priions davantage pour les saints, nous aurions plus de joie en eux, et plus de courage pour ce qui les concerne. C'est toujours un mal de perdre courage au sujet des saints, quoique le cas puisse se présenter où nous soyons comme Jérémie, auquel Dieu dit : « Ne prie plus pour ce peuple » [7, 16]. Le Seigneur est toujours présent et Son amour ne peut pas faillir ; ainsi, nous pouvons compter sur cet amour avec joie, avec consolation et encouragement. Même quand il avait dit aux Galates : « Je suis en perplexité à votre sujet », l'apôtre, regardant aussitôt à Christ, ajoute : « J'ai confiance à votre égard par le Seigneur » (voyez Gal. 4, 20 ; 5, 10). Il voyait les saints sous l'œil de Christ pour y être bénis. Et nous, jusqu'à quel point voyons-nous tous les saints avec le cœur de Christ, étant consolés et encouragés, parce que nous savons qu'il y a assez de grâce pour eux ? « Étant assuré de cela même que Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » ; et comme nous lisons encore, un peu plus loin : « Afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables... » [2, 15].

« Parce que vous m'avez dans votre cœur, et que, dans mes liens et dans la défense et la confirmation de l'évangile, vous avez tous été participants de la grâce avec moi » (v. 7). Nous sentons peu combien c'est une chose réelle que l'unité de l'Esprit ; nous en avons grandement perdu la réalité, quoique nous reconnaissons ce fait comme une vérité. Cette unité existe par une puissance vivante qui est dans chacun des saints, en sorte que « si un membre souffre », les autres, non pas *doivent souffrir*, mais « *souffrent avec lui* » nécessairement (1 Cor. 12). Le corps peut être dans un état si faible, qu'il lui reste bien peu de sentiment ; mais, en supposant qu'il y ait une œuvre de l'Esprit dans les Indes, pensez-vous que les saints, ici en Europe, n'en seraient pas ranimés ? Ainsi, quand les saints priaient pour Paul et que Dieu fortifiait Paul, des actions de grâce étaient rendues à Dieu de la part d'eux tous (voyez 2 Cor. 1, 11). L'opération de l'Esprit de Dieu exerce son influence bénie sur tous ceux qui entendent. Mais quand l'apôtre dut dire : « Tous m'ont abandonné » [2 Tim. 4, 16] (ils n'avaient pas abandonné Christ, mais ils manquaient de

courage pour affronter les dangers) lui, Paul poursuivait seul sa route. Nous savons bien que si nous souffrons d'une douleur dans notre corps, tous nos nerfs en sont attaqués ; nous ne pouvons ni lire, ni travailler aussi bien que nous le ferions autrement. Il se peut que l'action morbide soit assez intense pour que les nerfs spirituels n'aient plus guère de sentiment ; toutefois le sentiment ne peut être détruit.

Le ton de l'épître aux Philippiens se montre au verset 8. L'apôtre n'était pas un homme oublieux ; il se rappelle chaque trait de bonté, le moindre témoignage d'amour envers lui, et il demande dans ses prières que ceux qui se souvenaient ainsi de lui abondassent encore de plus en plus en amour, en connaissance et toute intelligence spirituelle, afin qu'ils fissent les choses qu'il était convenable de faire — sachant discerner ce en quoi une chose diffère d'une autre — pour qu'ils fussent des *experts* dans le sentier chrétien, n'évitant pas seulement de tomber dans le péché, mais ayant l'intelligence de ce qu'il convenait exactement de faire dans les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient ; car notre mesure est *ce qui satisfait le cœur de Christ*, et non pas « quel mal y a-t-il en ceci ou en cela ? ». L'apôtre désire que les Philippiens discernent les choses maintenant, comme elles seront mises en lumière au jour de Christ. C'est comme s'il disait : « Je désire que vous pensiez au Seigneur Jésus et que vous sachiez bien ce qui plaira à Son cœur », car il y a un bonheur de plaire à Christ et il y a aussi la joie que donne la chose qui Lui plaît, par l'active énergie de l'Esprit de Dieu.

Voyez maintenant comment Paul s'élève au-dessus de toutes les épreuves de ces quatre années d'emprisonnement qu'il avait endurées, deux à Césarée et deux à Rome. « Frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe, sont arrivées pour l'avancement de l'évangile » (v. 12). Il eût pu dire : Si je n'étais pas allé à Jérusalem, et si je n'avais pas prêté l'oreille à ces Juifs qui m'ont induit à faire telle et telle chose, je pourrais être libre encore et prêcher l'évangile. L'apôtre ne fait pas ainsi ; et laissez-moi vous dire ici, chers amis, qu'il n'y a pas de folie plus grande que de regarder aux causes secondes. Nous n'avons peut-être pas été sages ; — mais l'homme qui vit au-dessus des choses d'ici-bas, sait qu'elles travaillent toutes ensemble pour son bien [Rom. 8, 28]. « Je sais que ceci me tournera à salut, par vos supplications et par les secours de l'Esprit de Jésus Christ » (v. 19). Nous apprenons ici aussi qu'il y a l'activité toujours plus grande et l'énergie croissante de l'Esprit de Dieu, ce que l'apôtre appelle « les secours », de sorte que, quoique nous n'ayons pas à attendre une seconde venue de l'Esprit, car Il est venu, nous pouvons et nous devons nous attendre aux « secours » de l'Esprit et à tout ce que Sa grâce nous apporte par la Parole.

« Selon ma vive attente et mon espérance que je ne serai confus en rien ; mais qu'avec toute hardiesse, maintenant encore comme toujours, Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort » (v. 20). Nous voyons ici que l'idée de perfection dans la chair n'est qu'une folie, car Paul attendait d'être semblable à Christ dans la gloire. Le cœur est toujours droit quand il dit : « Pour moi vivre c'est *Christ* ». Paul n'avait pas d'autre objet que Christ, et il marchait jour après jour par Christ comme source, par Christ comme objet, par Christ comme caractère : tout le long du chemin, Christ était sa vie par la puissance de l'Esprit de Dieu, de sorte que la haine de l'homme et de Satan n'avait point de pouvoir sur lui. Le moi avait pratiquement disparu. Quand il pensait à lui-même, il ne savait pas ce qu'il devait choisir ; s'il devait s'en aller et se reposer auprès de Christ, ou demeurer et Le servir. Être avec Lui était de beaucoup meilleur ; mais s'il allait à Christ, il ne pouvait plus servir Christ. Ainsi le « moi » avait disparu comme motif ; Paul compte sur Christ pour l'Église ; et aussitôt qu'il a reconnu qu'il est « plus nécessaire à cause *d'eux* qu'il demeure dans la chair », il dit : « et ayant cette confiance, je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi » (v. 25). Il décide son propre procès devant Néron. Quand il pensait à lui-même, il ne savait pas que choisir ; mais quand il pense à ceux qui sont chers à Christ et qui ont besoin de sa présence, il dit : « Je sais que je demeurerai ».

Que le Seigneur, frères bien-aimés, soit notre seul objet, et qu'Il nous accorde de ne pas nous laisser distraire de Lui, afin que nous puissions dire : « Je fais une chose » ; qu'Il nous accorde la grâce d'être de vraies épîtres de Christ jusqu'à ce qu'Il vienne. Quel glorieux et bienheureux témoin serait alors l'Église de Dieu !

Si nous avons moins de combats et de craintes que Paul, c'est que nous avons moins d'énergie que lui.

Chapitre 2. — Avant d'aller plus loin, je voudrais dire encore quelques mots sur les derniers versets du chapitre

1. L'apôtre dit : « N'étant en rien épouvantés par les adversaires, ce qui pour eux est une démonstration de perdition, mais de votre salut, et cela de la part de Dieu ; parce qu'à vous il a été gratuitement donné par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui » (v. 28-29). Il ne veut pas seulement mettre les Philippiens en garde contre ce danger, mais il leur montre que le combat est l'état naturel du chrétien. « Ayant à soutenir le même combat que vous avez vu en moi et que vous apprenez être maintenant en moi » (v. 30). Les Philippiens traversaient ici une tribulation positive ; mais la vie chrétienne tout entière, est une vie de lutte avec Satan, non pas que nous devions y penser toujours, si nous avons revêtu l'armure complète de Dieu, mais si nous n'avons pas conscience de la victoire de Christ, nous courons risque d'être épouvantés ; et quoique nous connaissions peu cette lutte, cependant en une petite mesure, nous la connaissons. Quand nous résistons à Satan, Christ est dans la lutte, et nous savons que Christ a lié Satan et l'a complètement vaincu ; c'est pourquoi nous lisons dans l'épître de Jacques : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous » [4, 7]. Si nous marchons avec Christ, le pouvoir apparent paraît bien plus grand du côté de Satan et du monde que de notre côté, mais toute cette puissance n'est *rien* : nous nous trompons quand nous sommes épouvantés par elle. Qu'importe que les villes soient grandes et murées jusqu'au ciel [Deut. 9, 1], si elles s'écroulent et que vous y entriez en les foulant sous vos pieds ?

Vous voyez, bien chers amis, que ce ne sont pas ici, plus que pour Pierre marchant sur les eaux, les difficultés que nous pouvons rencontrer qui sont en question. Pierre marcha sur l'eau pour aller à Jésus ; mais quand il vit que le vent était fort, il fut effrayé [Matt. 14, 29-30]. Mais si la mer avait été calme comme un étang, il n'aurait pu davantage y marcher : vous n'avez jamais entendu parler d'un homme qui ait marché sur une eau quelconque. Pierre était complètement dans l'erreur quant à ce à quoi il regardait. Nous avons à nous rappeler que Christ a lié Satan, en sorte que maintenant Il peut piller ses biens [Matt. 12, 29]. Il permet peut-être que Satan jette quelques-uns en prison pour qu'ils soient éprouvés [Apoc. 2, 10], mais Satan n'y gagne rien : quand il se trouve devant une personne qui marche avec Christ, il n'a absolument aucune puissance contre elle. Nous pouvons avoir à souffrir, mais c'est une chose qui nous est « gratuitement *donnée* » de la part de Dieu, en sorte que Moïse a pu « estimer » — l'Écriture ne dit pas l'opprobre, mais — « *l'opprobre de Christ* », un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte (Héb. 11, 24-26). Que les eaux soient agitées, ou calmes, il sera toujours vrai que nous y enfoncerons, si Christ n'y est pas avec nous, et que nous marcherons sur elles, s'Il est avec nous.

Mais abordons maintenant le second chapitre. La grâce qui nous associe à Christ est merveilleuse : nous sommes appelés à avoir la même pensée qui a été en Lui (v. 5). L'Écriture nous présente ici l'humilité de la vie chrétienne, comme dans le chapitre suivant elle nous montre l'énergie de cette vie. Ici, il s'agit de suivre le modèle que Christ nous a laissé, en marchant dans une humilité qui se montre dans l'estime qu'on a pour les autres, dans le vif intérêt qu'on leur porte, et dans la douceur et la grâce de toute la conduite en rapport avec les choses de la vie journalière. C'est pourquoi l'apôtre parle de garder Timothée auprès de lui, et de le renvoyer aux Philippiens aussitôt qu'il aurait vu la tournure que prendraient ses affaires, car il comptait sur le vrai intérêt qu'ils portaient à tout ce qui le concernait. D'un autre côté, il n'avait pas voulu retenir Éphroditte, mais l'avait envoyé, parce qu'il avait été malade et que les Philippiens, l'ayant entendu dire, étaient dans une grande anxiété à son sujet, comme dirait un enfant : Ma mère va être bien tourmentée quand elle apprendra que je suis si malade : c'est pourquoi Paul avait voulu l'envoyer,

afin que les Philippiens le revissent et en eussent de la joie, et lui moins de tristesse. On voit dans les petites choses, chez Paul, cette considération et cette attention, cet intérêt profond et persévérant pour les autres ; le monde même en discerne la beauté, malgré son égoïsme.

Les Philippiens avaient montré les choses dont l'apôtre parle au verset 1, dans leur préoccupation pour lui ; cependant ils n'étaient pas parfaitement unis en Christ. Mais Paul ne veut pas leur faire un reproche en présence de tout leur amour pour lui. Il leur dit : Je vois avec quelle affection vous êtes occupés de moi ; mais si vous voulez me rendre tout à fait heureux, ayez une même pensée, « rendez ma joie accomplie ». Il réprimande les Philippiens de la manière la plus délicate ; mais ils avaient besoin de l'exhortation.

Nous voyons ensuite sur quel principe est fondée cette unité de sentiment : « Dans l'humilité, l'un estimant l'autre supérieur à lui-même » (v. 3). La recommandation de l'apôtre est une sorte d'impossibilité, à un certain point de vue. Si vous êtes meilleur que moi, il est évident que je ne puis pas être meilleur que vous. Mais quand un homme est parfaitement humble, marchant avec Christ, trouvant ses délices en Lui, il se sait être une pauvre, faible créature qui n'a à se préoccuper que de la grâce de Christ, et qui ne voit jamais rien en elle-même que des défauts : toutes les grâces, il les voit en Christ ; et voyant cette grâce, même s'il en use, il sent quel pauvre instrument il est, la chair entravant et détériorant le vase et empêchant la lumière de jaillir. Mais quand il regarde à son frère, il voit toute la grâce que Christ a répandue en lui. Le chrétien voit Christ dans son frère, et toutes les bonnes qualités en Christ. Paul pouvait dire, même aux Corinthiens qui marchaient d'une manière bien affligeante : « Je rends toujours grâce à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus » (1 Cor. 1, 4). Il commence par reconnaître tout ce qui est bon. L'amour reconnaissait tout le bien qu'il pouvait y avoir, et amenait ainsi les cœurs à prêter attention aux répréhensions. Je découvre la grâce dans mon frère, et je ne vois pas le mal qui est à l'œuvre dans son cœur ; mais ce mal je le vois dans mon cœur. Quand Moïse descendit de la montagne pour la seconde fois, il ne savait pas que son visage était devenu resplendissant. Ce qui le faisait luire, ce n'était pas de considérer son propre visage (nous savons bien que cela, il ne pouvait le faire), mais de considérer la gloire de Dieu ; et elle luit par nous dans la mesure où nous la contemplons elle seule. Je vois dans mon frère toute la bonté, la grâce, le courage, la fidélité ; et en moi, je vois tous les défauts. Comme je l'ai dit plus haut : sans doute, si vous êtes meilleur que moi, je ne puis être meilleur que vous ; mais il s'agit ici de l'esprit dans lequel le chrétien marche. Tout esprit de parti, toute vaine gloire ont pris fin, et il ne peut en être autrement, si le cœur est occupé de Christ. Ce n'est pas me donner une fausse idée de moi-même, mais quand je regarde à la grâce, c'est Christ. Sans doute il faut que je m'occupe parfois de moi-même et que je me juge moi-même ; mais ce qui est le meilleur, c'est de ne pas avoir à m'occuper du tout de moi. « Que chacun ne regarde pas à ce qui est à lui » (v. 3-4).

Voici maintenant le principe sur lequel tout ceci repose. « Qu'il y ait en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus » (v. 5). Le chemin qui a amené Christ de la gloire divine à l'abaissement de la croix, est ici placé devant nous : Christ n'a jamais fait que descendre — exactement l'opposé de ce que fit Adam. « Étant en forme de Dieu, il n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu » ; et non seulement Il supporta tout patiemment, mais en outre « il s'anéantit lui-même, prenant la forme d'esclave ». Il laissa la forme de Dieu, et fut trouvé en figure comme un homme ; et étant homme, Il s'abassa Lui-même et devint obéissant jusqu'à la mort. Sans doute, quand même Il vint dans la forme d'un homme, toute la gloire morale brillait en Lui, en parole, en œuvre, en esprit et dans toutes Ses voies ; mais ayant laissé la gloire, Il descendit, s'abaissant toujours davantage, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de place au-dessous de la sienne. « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. 8, 9).

Il y a deux pas dans l'humiliation du Seigneur : le premier, c'est qu'étant en forme de Dieu, Il s'anéantit Lui-même ; le second, c'est qu'étant trouvé en figure comme un homme, Il s'abassa Lui-même et devint obéissant (il n'y

a rien d'aussi humble que l'obéissance, car celui qui obéit, n'a point de volonté du tout); et non seulement Il fut obéissant, mais obéissant jusqu'à la mort (non seulement renonçant à Sa volonté, mais se renonçant Lui-même entièrement); et non seulement jusqu'à la mort, mais à la mort de la croix, supplice réservé alors pour les esclaves et les malfaiteurs seuls. De la forme de Dieu, Il est descendu tout droit jusqu'à la mort, dans l'obéissance et l'humiliation tout le long de Son chemin, en toutes choses l'opposé du premier Adam. Adam, en effet, n'était pas en forme de Dieu, et il s'éleva pour être comme Dieu, et fut *désobéissant* jusqu'à la mort — exactement l'opposé de Christ dans l'esprit et le caractère de ses voies; or comme Dieu a dit : « Celui qui s'élève sera abaissé » [Luc 18, 14], Adam fut abaissé, parce qu'il s'était élevé. — Christ, au contraire, attendit que Dieu l'élevât; Il s'abassa Lui-même, c'est pourquoi aussi, Dieu L'a haut élevé. Dieu L'a placé comme homme sur toutes les œuvres de Ses mains; c'est pourquoi nous lisons : « il y a un seul Dieu, le Père..., et un seul Seigneur, Jésus Christ » (1 Cor. 8, 6). Il ne s'agit pas ici de la nature du Seigneur, mais de la place à laquelle Il est élevé : Dieu a placé toutes choses sous Ses pieds *comme homme*. Toutes choses ont été créées par Lui, et pour Lui [Col. 1, 16]; mais Il les possédera toutes comme homme, et ainsi, Il s'associe des cohéritiers. Il est héritier de toutes choses comme homme, et Il a tous les croyants pour cohéritiers. L'épître aux Colossiens nous Le présente comme Créateur, comme Fils de Dieu, comme Fils de l'homme, et comme Rédempteur. Ce dernier titre nous dit Son droit actuel et Lui a donné droit à la possession de toutes choses. Toutes choses seront *réconciliées* par Lui, je ne dis pas *justifiées*, parce que les choses n'ont pas péché; mais elles ont toutes été souillées; et quand Il les aura toutes réconciliées, nous les posséderons avec Lui comme Ses cohéritiers. Ève n'était pas un des divers animaux auxquels Adam donna des noms; elle n'était pas non plus seigneur comme Adam, ni ce sur quoi il était seigneur, mais elle était pour Adam une aide ou une compagne dans les choses sur lesquelles il dominait. C'est sous Son quatrième titre, celui de Rédempteur, quoique tous ces titres demeurent unis dans une seule personne, que Christ amène la création à une félicité exempte de souillure. Les conseils de Dieu s'accompliront inévitablement, mais nous, nous connaissons déjà la rédemption : « Il vous a réconciliés » (Col. 1, 21), la rédemption est accomplie, quoique ses résultats ne soient pas encore produits, comme cela nous est dit : « Afin que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures » (Jacq. 1, 18).

Nous devons avoir le même sentiment, la même pensée qui était dans le Christ. Dieu Lui avait « formé un corps », comme il est dit dans l'épître aux Hébreux [10, 5]. Il avait pris comme homme la forme d'un serviteur. Il vint, Lui, la plénitude de la déité, dans ce corps, et Il y manifesta l'obéissance parfaite, aussi Dieu L'a haut élevé maintenant à Sa droite. Il est entré là le premier; *nous* n'y sommes pas encore; nous sommes laissés sur la terre pour marcher ici-bas comme Lui a marché. Quel privilège pour nous de voir la place qu'Il a prise : Son chemin à Lui le conduisait toujours plus bas et c'est la pensée qui doit être en nous. C'est pourquoi aussi Dieu veut qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux, ces derniers même étant forcés de reconnaître Ses droits à la gloire dans laquelle Dieu L'a élevé. Dans le caractère dans lequel Il est exalté, il faudra qu'ils fléchissent les genoux devant Lui.

Le premier Adam n'est devenu chef de race qu'après avoir péché; Christ non plus n'est pas devenu chef d'une nouvelle race avant d'avoir accompli la rédemption et être devenu chef de justice. Comme l'homme entra dans le paradis, Christ entra dans le monde. Le premier homme et le second commencèrent chacun une race. L'un mit le comble à son péché, et perdit sa race; l'autre glorifia Dieu, et, siégeant à la droite de Dieu, devint la source et le chef d'une race nouvelle.

Quand *nous* parlons de nous abaisser, c'est d'être délivré de notre orgueil. C'est précisément ce que le chrétien apprend, et précisément ce que la chair n'aime pas. Moïse tua l'Égyptien par un reste d'orgueil de cour [Ex. 2, 11-12]. Satan dit : Je ne peux pas permettre cela; si tu ne prends pas la place complètement, tu ne peux pas l'avoir. Les armes du monde ne sont pas faites pour soutenir les batailles de Dieu; Moïse s'enfuit, et demeure quarante ans au désert à garder le bétail au lieu de combattre. Ensuite, quand Dieu l'envoie, il n'a pas de force pour aller : il passe

d'un extrême à l'autre. Notre part, dans les détails de la marche, est toujours d'attendre jusqu'à ce que Dieu nous élève, comme cet homme qui s'assied au bas de la table et auquel le Seigneur dit : « Ami, monte plus haut » (Luc 14, 7 et suiv.). Si nous savons être contents de la dernière place, nous nous épargnons mille reproches et amertumes, que nous rencontrerons sans cela.

Nous arrivons maintenant à un passage qui trouble souvent les âmes, mais bien à tort, comme nous le verrons. « Ainsi donc, mes bien-aimés, de même que vous avez toujours obéi,... travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (v. 12-13). L'erreur qu'on commet ici, c'est de mettre en contraste le travail de Dieu et notre travail, tandis que le contraste est entre Paul et les Philippiens. En perdant Paul, les Philippiens n'avaient pas perdu Dieu qui opérait. Paul dit : Maintenant que je suis absent, travaillez vous-mêmes à votre propre salut. Lui avait travaillé pour eux ; il avait eu affaire avec les artifices de Satan pour eux, dans ses soins apostoliques ; son esprit de sagesse les avait dirigés dans le chemin. Maintenant il dit : Mon absence n'altère pas la puissance présente de la grâce ; Dieu opère en vous Lui-même : « Ainsi donc, mes bien-aimés, de même que vous avez toujours obéi, non seulement en ma présence, mais beaucoup plus maintenant en mon absence, travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement ». Les Philippiens avaient maintenant à faire face à l'ennemi, sans avoir Paul au premier rang pour les conduire ; qu'importe, dit l'apôtre, « travaillez à votre propre salut ». — Je m'abaisse toujours, Dieu opérant en moi.

Le chapitre 2 nous présente le caractère de l'humble marche de Christ, s'anéantissant et s'abaissant toujours jusqu'à la fin ; le chapitre 3, la puissance et l'énergie de la vie avec Christ et la gloire comme objet de cette vie. Tout cela a pour effet de reproduire exactement le caractère de Christ : « Faites toutes choses sans murmure et sans raisonnement, afin que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie » (v. 14-16). Ces paroles nous dépeignent clairement Christ Lui-même. Repassez l'une après l'autre chaque expression de ce passage, et vous verrez Christ Lui-même. Il a été tout cela, et c'est ce que nous devons être, nous. Le moi est entièrement surmonté et disparaît, Dieu opérant en grâce dans nos âmes, et l'effet produit est exactement ce que Christ était, l'humiliation constante, le Fils de Dieu irréprochable, expression de la grâce divine, quand il n'y avait ni volonté, ni orgueil humain, mais tout le contraire. Quelle beauté parfaite, quelle perfection dans cette vie, dans le caractère de cette obéissance, car c'est de cela qu'il est question dans ce chapitre, et non de l'énergie de la foi comme dans le chapitre suivant. Partout où conduisait le sentier de l'obéissance, Christ allait. Il avait pris la forme d'un serviteur, et Sa perfection était d'obéir.

Voyez au contraire l'effet produit sur une créature qui fait sa propre volonté, comme Adam ! Quel affreux spectacle pour les anges : Dieu déshonoré, Sa gloire détruite dans le monde ! Mais quand Adam a détruit la gloire de Dieu, Christ vient, et Dieu devient redevable à Celui qui était un homme, du plein développement de Sa gloire — non pas à nous, je n'ai pas besoin de le dire — exactement comme il avait été redevable à l'homme du déshonneur que celui-ci avait jeté sur Lui ; car par la croix Dieu a été glorifié dans tout ce qu'Il est. Christ vient, et nous voyons ce que le péché était, l'inimitié délibérée contre la bonté de Dieu ; mais tout ce que Dieu est a été glorifié : Sa majesté maintenue, toute Sa vérité mise en évidence, Sa justice contre le péché manifestée, Son amour parfait constaté. L'expiation de nos péchés est une faible partie de la gloire de la croix : — la croix est le fondement de la gloire et de la félicité éternelles.

Christ n'a pas seulement pris la forme d'un serviteur ; Il a pris cette place pour toujours. Comme Il ne cessera jamais d'être un homme, Il n'abandonnera non plus jamais la vraie place de l'homme devant Dieu. Christ a pris la forme d'homme et a accompli Ses années de service sur la terre, selon la figure de l'esclave hébreu du chapitre 21 de l'Exode. Il aurait pu s'en aller libre comme homme, Il aurait pu avoir douze légions d'anges pour Le délivrer [Matt.

26, 53], mais Il ne s'en prévalut pas, et Il dit comme le serviteur hébreu : Je ne veux pas m'en aller et être libre, parce que j'aime mon maître, ma femme et mes enfants ; ainsi Son oreille fut percée, et Il devint serviteur *pour toujours* : c'est là ce que Christ est. Quand le Seigneur, au chapitre 13 de l'évangile de Jean, allait passer de ce monde au Père et entrer dans la gloire, nous aurions pu penser qu'Il allait cesser d'être serviteur ; mais il n'en est pas ainsi : Il se lève de là où Il était assis au milieu des siens, comme l'un d'eux, leur compagnon ; Il se lève, et, se ceignant, Il se met à laver leurs pieds. C'est là ce que Jésus fait maintenant. Il dit : Je ne peux pas rester avec vous ici-bas, mais je ne veux pas vous abandonner ; je veux que vous ayez une part avec moi, là où je vais ; si je ne vous rends pas assez nets pour le ciel, vous ne pouvez pas avoir une part avec moi dans le ciel : c'est pourquoi Il accomplit ce service, en lavant nos pieds.

Le chapitre 12 de l'évangile de Luc nous apprend que le Seigneur continue encore Son service dans la gloire : « Il se ceindra et les fera mettre à table ; et s'avancant, il les servira » (v. 37). Nous Le voyons ici serviteur dans la gloire. C'est Sa gloire en amour, quoique sous la forme du service. Non seulement la table du ciel sera pour nous, mais Christ Lui-même sera Celui qui nous l'administrera : Il n'abandonne jamais Sa place de serviteur. L'égoïsme aime à être servi, mais l'amour aime à servir. Ainsi Christ ne cesse jamais de servir parce qu'Il ne cesse jamais d'aimer. C'est Son amour s'exprimant dans Son service envers nous qui rend toutes choses doublement précieuses pour nous.

Quand j'ai été amené à Dieu dans l'esprit de mon entendement, je peux m'abaisser comme Christ.

Quand l'apôtre parle de « travailler à notre propre salut avec crainte et tremblement », il n'a en vue ni la justification, ni notre place auprès de Dieu. Le salut, dans l'épître aux Philippiens, est toujours envisagé comme la fin de la course, comme son résultat final en gloire. Quel fut l'effet de la rédemption pour Israël ? Ils entrèrent, non en Canaan, mais dans un chemin qui y conduisait à travers le désert. D'où viendrait leur nourriture ? N'y avait-il pas aussi des adversaires pour leur barrer le chemin ? Comme chrétien j'ai à le poursuivre en glorifiant le nom de Dieu et Son caractère ; le diable cherche à me détourner ou à m'arrêter : c'est pourquoi il y a crainte et tremblement. Un Israélite dans le désert ne mettait jamais en question s'il était en Égypte ou non. Un chrétien qui doute ne sait pas encore qu'il est racheté. L'Israélite pouvait ne pas recueillir de manne un jour, et ainsi ne pas avoir à manger ce jour-là ; mais il n'avait nulle idée qu'il fût en Égypte. Il n'y avait que onze jours de voyage d'Égypte en Canaan, comme nous lisons au chapitre 1 du Deutéronome, mais les enfants d'Israël tournoyèrent quarante ans dans le désert avant d'atteindre les plaines de Moab, sauf l'année qu'ils passèrent près de la montagne de Sinaï, parce qu'ils n'avaient ni courage, ni foi pour « saisir ».

Satan se met en travers de notre chemin encore maintenant. Vous ne pouvez pas faire deux pas après avoir entendu la Parole de Dieu, sans que le diable ne cherche à vous ravir le fruit que vous pouvez en avoir retiré. Il fera son possible pour éveiller en vous l'orgueil, et pour vous empêcher ainsi de manifester ce caractère de Christ qui nous occupe ici. Si vous étiez bien convaincus que vous êtes chargés de manifester ce caractère de Christ tout le long de votre voyage à travers ce monde, et que Satan est là cherchant à vous en empêcher, vous estimeriez que c'est une chose très sérieuse, et vous comprendriez comment Pierre dit : « Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personne, juge selon l'œuvre de chacun, *conduisez-vous avec crainte* pendant le temps de votre séjour ici-bas » (1 Pier. 1, 17). Satan cherche à souiller mes pieds pour me faire déshonorer Christ de la manière la plus affreuse. Je suis en lutte avec Satan, avec le monde et avec moi-même, mais je suis en parfaite paix avec Dieu. Travailler à notre salut est une chose tout à fait différente de notre relation avec Dieu, et il faut bien se garder de confondre l'une de ces choses avec l'autre. Ma relation est parfaitement et pour toujours *établie*, et ma confiance en Dieu me rend capable de travailler comme Il m'y exhorte.

Chers frères, jusqu'à quel point travaillons-nous ainsi ? La rédemption est complète ; mais jusqu'à quel point nos âmes, ne tenant aucun compte d'elles-mêmes, cherchent-elles à manifester ce que Christ a été ici-bas ? Cela s'accomplit naturellement si je suis plein de Christ. Je ne dis pas que nous devons faire ceci ou cela comme Christ, quoique cela ait aussi lieu parfois ; mais je parle de ce que dit l'apôtre : « Quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur » (1 Jean 3, 3).

Cet esprit de grâce, de dévouement, et de considération pour les autres, vous le trouverez tout le long de ce chapitre dans ses différents traits ; il se manifeste partout d'une manière admirable.

Avant d'aller plus loin, je désire encore faire remarquer qu'il est infiniment précieux de voir cette marche se continuer, quand l'Église était déjà déchuée et en ruine : « Tous cherchent leurs intérêts particuliers » (v. 21), dit l'apôtre ici même — alors déjà ! Combien peu nous nous rendons compte du véritable état de l'Église primitive, quand nous parlons d'elle ! Paul est déjà forcé de dire : « Tous cherchent leurs propres intérêts » ; plus tard ce fut bien pis. J'attire l'attention sur ce point pour notre consolation, car l'apôtre exhorte les saints à poursuivre ce chemin de dévouement, d'obéissance et de grâce dans le service, en dépit de l'état de choses qui les entoure. Ailleurs nous voyons Élie enlevé au ciel sans passer par la mort, dans un temps où il n'avait su trouver personne d'autre que lui qui n'eût pas fléchi le genou devant Baal, quoique Dieu en connût et s'en fût réservé sept mille [1 Rois 19, 18]. Nous trouvons aussi des choses plus précieuses en David qu'en Salomon. Ce dernier s'en va sacrifier à Gabaon où l'arche n'était pas ; il n'enseigna jamais à chanter auprès de l'arche en Sion : « Sa bonté demeure à jamais » ; il n'eut jamais un cœur que Dieu pût faire vibrer pour en tirer les louanges du Christ comme Il le fit en David.

Ne nous laissons donc jamais décourager, réjouissons-nous de tout ce qui est bon ; et si nous voyons que tous cherchent leurs propres intérêts, sentons-nous pressés seulement d'être d'autant plus semblables à Christ nous-mêmes. C'est une consolation et un encouragement que le Chef, la Tête, ne peut faillir, quoique les membres faillissent. Je ne puis me trouver placé dans une position où Christ ne soit pas suffisant en plénitude de puissance et de grâce. Ce qu'il nous faut, c'est seulement de nous trouver humblement à Ses pieds, aux pieds du conseiller de nos cœurs. Si nous sommes avec Dieu dans la lumière, nous connaissons notre néant ; et si tous cherchent leurs propres intérêts, Sa grâce et tout ce qu'Il est resplendissent d'autant plus.

Que le Seigneur nous donne de regarder à Lui, comme à Celui qui est notre vie et notre force.

Chapitre 3, 1-14. — Le chapitre précédent nous a montré le Seigneur Jésus laissant la forme de Dieu et la gloire céleste pour prendre la forme d'un esclave et s'abaisser de plus en plus ; puis, comme homme, souverainement élevé ; nous avons vu ensuite que c'est le chemin que nous sommes appelés à suivre, étant remplis de la même pensée qui était en Christ.

L'apôtre ayant ainsi achevé la description de l'état et de la condition d'âme dans lesquels nous devons nous trouver, regarde maintenant en avant vers la gloire. Les choses qui sont devant nous, c'est-à-dire Christ placé devant nos âmes pour en prendre pleinement possession, nous préserveront de ce qui pourrait arrêter notre course. Il ne s'agit pas ici du caractère de la vie d'ici-bas, de la grâce, du dévouement, de la considération pour les autres, comme au chapitre précédent, où Christ se dépouillait de la gloire et s'humiliait Lui-même ; mais il s'agit de l'énergie de la vie divine tendant avec effort vers le but. Nous voyons quelquefois un manque d'énergie avec de la grâce et de l'humilité ; d'autres fois, au contraire, nous voyons beaucoup d'énergie avec un manque de douceur et de considération pour les autres. Mais dans les choses de Dieu, il ne faut pas une partie seulement, il faut le tout, sinon il y a manque d'équilibre. Satan peut imiter en partie, mais on ne trouvera jamais un ensemble dans ce qu'il imite. Là où se trouve la grâce et l'énergie de la vie, là où Christ est tout, l'âme est délivrée de l'égoïsme, et la vie se manifeste dans la recherche de l'intérêt des autres, mais elle ne cédera nullement s'il s'agit de renoncer à Christ, je ne veux

pas dire pour le salut de l'âme, mais dans notre sentier ici-bas. C'est dans ce sens que Pierre dit : « Ajoutez à l'affection fraternelle l'amour » [2 Pier. 1, 7]; car si Dieu n'est pas introduit, nous n'avons pas de puissance de marcher selon *Lui* en grâce. Christ est monté dans le ciel et est tout pour nous; Il est devant nous comme objet, et nous ne pouvons pas L'abandonner pour plaire à la chair, mais nous pouvons regarder à Lui pour avoir la puissance de poursuivre notre course.

« Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur ». C'est là que l'apôtre place le point de départ : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dirai, réjouissez-vous » [4, 4]. Si j'en ai fini avec moi-même, je me réjouirai toujours; et si je me réjouis toujours, c'est dans le Seigneur que je me réjouis. Rien ne sépare de l'amour, nous le savons; mais quand nous jouissons de ce que Dieu nous a donné, nous sommes exposés au danger de nous reposer sur la bénédiction et de perdre le sentiment de notre dépendance de Celui qui bénit. David disait : « Je ne serai jamais ébranlé. Éternel ! par ta faveur, tu as donné la stabilité et la force à ma montagne. Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté » (Ps. 30, 6, 7). Quand sa montagne avait disparu, il avait découvert qu'il s'était reposé sur sa montagne et non sur le Seigneur. Quand il dit : « L'Éternel est mon berger » (Ps. 23), il n'était pas ébranlé, parce qu'il se reposait sur le Seigneur Lui-même. Quand le cœur est délivré du moi, il se repose en Lui; mais le cœur est si perfide, que celui qui jouit comme chrétien d'une grande joie, fait souvent après une chute, parce qu'il n'est pas demeuré dans une position de dépendance. Dieu le restaure ensuite, nous le savons, comme dit le psaume : « Il restaure mon âme » [v. 3].

Paul allait subir un châtement où sa vie était en question. Il avait été en prison quatre ans, dont deux, enchaîné à des soldats païens; mais il dit qu'il savait être abaissé et être dans l'abondance, être rassasié et avoir faim (4, 11-13). Souffrance et affliction, joie et consolation, il avait tout traversé, et il n'était pas découragé comme aurait pu l'être un homme qui était forcé de vivre avec des gens grossiers et brutaux, toujours lié par une chaîne à un soldat, et subissant quatre ans de prison. Ce n'était pas tout : Paul aurait pu dire : Je suis en prison sans pouvoir m'employer à l'œuvre du Seigneur. Mais non, il est avec le Seigneur, et il dit : « Tout me tournera à salut; si même Christ est prêché dans un esprit de contention : En cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » [1, 17-19]. Quand nous sommes sevrés de tout, nous sommes rejetés sur le Seigneur, et nous pouvons nous réjouir dans le Seigneur, ce qui a lieu quand c'est Lui qui nous conduit.

Quel objet que celui que Paul avait devant lui : le Seigneur ! Quelle énergie il produit ! Les yeux de Paul sont fixés sur tout ce qui est au-delà du désert : il est un voyageur qui le traverse; et sur sa route, il se réjouit toujours dans le Seigneur. Qu'il prêchât en public ou qu'il reçût chez lui, comme à Rome, tous ceux qui venaient le voir, il se réjouissait. C'est s'oublier complètement soi-même que de se réjouir toujours dans le Seigneur. Paul avait espéré aller en Espagne après qu'il aurait un peu joui des saints (voyez Rom. 15, 23-24); ici il n'est plus question de l'Espagne, ni de la société des saints, mais Paul se réjouit toujours. Vous ne pourrez jamais porter le trouble dans les retranchements de celui qui se réjouit toujours dans le Seigneur. « Au contraire, dit-il, nous sommes plus que vainqueurs » (Rom. 8, 37-39). Toutes ces choses sont des *créatures* : « anges, principautés, puissances »; mais Christ demeure en nous; Il est près du cœur; c'est là le grand secret. Il est entre nous et les tribulations; nous comprenons comment l'incrédulité est une entrave; mais c'est là le secret qui fait que toutes choses travaillent ensemble pour le bien [Rom. 8, 28]. On compte sur l'amour de Dieu; Son amour est versé dans le cœur [Rom. 5, 5]. C'est là, je le répète, le grand point de départ : « Au reste, mes frères, *réjouissez-vous* dans le Seigneur ».

Comme tout est simple pour celui qui regarde à Christ ! La religion de la descendance, des ordonnances, et des œuvres — ces trois choses font de l'homme, moralement parlant, un Juif. Cette religion est tout œuvres, ordonnances et affaire de race. Je pourrais me glorifier de tout cela exactement de même, si Christ n'était pas venu.

Mais comment l'apôtre juge-t-il ces choses ? « Prenez garde aux chiens », dit-il (v. 2) ; et sous ce nom de « chiens », il désigne quelque chose de méchant et d'éhonté.

Il faut que j'aie ma conscience *devant* Dieu, et Christ *de la part* de Dieu, autrement je n'ai rien. Un Juif pouvait être souple comme un jonc et accomplir tous les devoirs de sa religion, sans que son âme fût avec Dieu ; c'est pourquoi Dieu méprise tout cela. Il dit : « Mon fils donne-moi ton cœur » [Prov. 23, 26]. « Tout animal de la forêt est à moi, les bêtes sur mille montagnes... ; si j'avais faim, je ne te le dirais pas » [Ps. 50, 10, 12]. Qu'ai-je à faire de toutes tes offrandes, c'est toi que je veux, non pas tes offrandes. Caïn avait beaucoup plus de peine à labourer la terre qu'Abel à offrir son agneau ; mais la conscience de Caïn n'avait jamais été devant Dieu, n'avait jamais vu l'état de ruine que le péché avait apporté : nous voyons la dureté de son cœur relativement au péché et son ignorance au sujet de la sainteté de Dieu ; il offre ce qui était le signe de la malédiction, ce qu'il avait gagné à la sueur de son visage. Abel offrit un agneau et fut agréé. Quand nous avons trouvé la vraie connaissance de l'œuvre de l'expiation et de l'acceptation en Christ, nous sommes semblables à Abel. Le témoignage de justice s'adresse à la personne d'Abel, ce sur quoi il était fondé, était l'offrande, figure de Christ. Dieu ne peut pas me repousser quand je Lui présente Christ ; je suis reçu par Lui selon le passeport que je présente. Je sens toute l'impossibilité qu'il y a d'arriver à Lui par un travail quelconque de réhabilitation et de développement progressif. En venant à Dieu, il faut que je m'approche de Lui par Son chemin, qui est Christ, et rien d'autre, et avec ma propre conscience, et non avec des ordonnances qui sont toutes des choses extérieures.

La manière dont l'apôtre traite ici ce sujet, est digne de remarque. Il ne parle pas d'une conscience chargée de son péché, mais de la vanité de toutes les ordonnances : c'est pourquoi il appelle le système tout entier d'un nom de mépris, « la concision » (v. 2). Que vos cœurs soient circoncis, telle est la vraie ordonnance. « Nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu », comme Jérémie dit : « Circoncisez-vous pour l'Éternel et ôtez le prépuce de vos cœurs » [Jér. 4, 4]. Il faut que la chair soit jugée et mise à sa place. La chair a une religion aussi bien que des convoitises ; mais il faut à la chair une religion qui ne tue pas la chair : « Satisfaire la chair en mortifiant le corps — une dévotion volontaire et une fausse humilité qui n'épargnent pas le corps » (Col. 2, 23), c'est là une œuvre facile ; mais ce n'est pas une œuvre facile que d'en avoir *fini avec la chair*. Supposez que je puisse me dire, « Hébreu des Hébreux », « quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche », un homme parfaitement religieux — qui est-ce qui en recevrait de la gloire ? Moi — non pas Dieu ou Christ. Cette justice, pour Paul, n'a aucune valeur : elle accrédite le *moi* ; c'est toujours « *moi* », et non pas Christ. C'est par là qu'elle se manifeste : la chair en reçoit de l'honneur ; elle peut coûter beaucoup et être pénible à acquérir ; elle peut consister en pratiques par lesquelles je me punis moi-même, mais elle est absolument sans valeur. J'ai vu une personne irritée au plus haut point, parce qu'on lui avait dit que Paul ne faisait aucun cas d'une pareille justice.

La manière dont Paul envisage ce sujet est digne de remarque. Il n'introduit pas la chair ici comme péché, mais comme justice — la justice légale est la vraie religion telle que l'homme peut la voir, mais quelque chose qui est absolument sans valeur : « Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte » (v. 7). Paul était Hébreu des Hébreux, et, selon la secte la plus étroite du judaïsme, il vivait comme pharisien : c'était là un gain pour *lui*. Mais ensuite, il dit : « Je regarde toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes, et je les estime comme des ordures afin que je gagne Christ » (v. 8). Il ne s'agit pas du péché ici : quand l'apôtre parle de justice, il n'en parle pas en rapport avec les péchés, mais en contraste avec la justice qui est selon la loi. Celle-ci nous pouvons toujours la découvrir : tout ce qu'elle fait, c'est de donner de l'honneur au *moi* ; — c'est là le mal ; car qui voudrait avoir de sales haillons (c'est ainsi que nos justices sont appelées — És. 64, 6), quand il pourrait avoir Christ pour sa justice ? Paul avait vu si clairement l'excellence de ce que Christ est aux yeux de Dieu, ce en quoi Dieu trouve Ses délices, qu'il nous dit : Je ne vais pas garder cette misérable justice qui est de la loi, ou l'ajouter à

celle qui est de Dieu. Les convoitises trompeuses sont détestables, mais cette chair religieuse est plus mauvaise encore. Cette justice n'était pas une vraie justice ; c'était la glorification du moi, non pas le jugement du « moi » ; c'était le moi réparé et reverné. Mais maintenant Paul veut être débarrassé du moi, et avoir Christ à sa place.

Voilà ce que Paul voulait, et il nous l'expose avec plus de détails. Remarquez bien qu'il ne dit pas : Quand j'ai été converti, j'ai regardé toutes choses comme une perte. Quand une personne est convertie, Christ est tout pour elle ; le monde n'est que tromperie, vanité, néant ; il est oublié et les choses qui ne se voient pas remplissent le cœur. Mais plus tard, à mesure que la personne avance, accomplit ses devoirs, fraie avec ses amis, bien que Christ lui soit toujours précieux, elle ne continue pas à regarder toutes choses comme une perte ; souvent elle ne les *a estimées ainsi* qu'un moment. Mais Paul dit : « Je *regarde* », non pas : j'ai *regardé*. C'est une grande chose que de pouvoir parler ainsi. Christ devrait occuper toujours la place qu'Il avait quand le salut fut d'abord révélé à nos âmes.

Permettez-moi d'ajouter une chose qui me vient à l'esprit. Sans doute, si un homme n'a pas Christ comme base, il n'est pas chrétien du tout, mais si même Christ est dans un homme, et que cet homme marche d'une manière irréprochable, vous ne trouverez peut-être pas, si vous lui parlez de Christ, de l'écho dans son cœur, quoique du reste il n'y ait rien à redire à sa conduite. Christ est au fond, et une marche chrétienne régulière par-dessus, mais entre deux il y a mille et une choses avec lesquelles Christ n'a absolument rien à faire : pratiquement, la vie se passe sans Christ. Les choses ne peuvent aller ainsi. L'affreuse légèreté du cœur seule peut nous laisser marcher ainsi sans Christ, jusqu'à ce qu'elle devienne le grand chemin de tout ce que le monde verse dans l'âme.

Paul nous dit maintenant quelle est la puissance par laquelle nous estimons toutes choses comme une perte. Il veut gagner Christ, et il semble que ce soit un terrible sacrifice de faire abandon de tout en vue de ce but. Mais il en est de cela comme d'un enfant qui tient un jouet entre ses mains : cherchez à le lui ôter, il le tiendra d'autant plus fortement ; mais si vous lui en présentez un plus joli, il lâchera le premier. Paul estimait toutes choses comme une perte, comme des ordures ; c'en était fait de ces choses pour lui. Je suis exposé à des tentations, je le sais, mais les neuf dixièmes des tentations qui harcèlent et entravent nos âmes, n'existeraient pas si Christ avait la place qu'Il doit avoir. L'or, l'argent, toutes les vanités d'ici-bas, ne nous tenteraient pas et ne nous obséderaient pas, si « l'excellence de la connaissance du Christ Jésus » avait sa place dans notre cœur : ce genre de lutte aurait pris fin. Nous aurions affaire alors avec les artifices de Satan, nous souffririons pour les autres ; notre lutte ne serait pas celle d'un homme qui cherche à tenir sa tête hors de l'eau, mais nous serions occupés à empêcher d'autres âmes de se perdre.

Quand Christ a dans le cœur la place qui Lui appartient, les autres choses ont perdu leur valeur, l'œil est simple et tout le corps est plein de lumière [Matt. 6, 22]. Paul *avait* fait la perte de toutes choses ; mais il dit : « Je les *estime* » comme des ordures. Il regardait à Christ, comme à un objet si précieux que, pour Lui, il faisait abandon de tout, et Il Lui gardait cette place, en sorte qu'il courait pour *gagner* Christ. Il ne L'avait pas encore saisi, mais il avait été saisi par Lui ; et il courait vers le but, les yeux fixés sur Lui, afin de le saisir. Qu'importe la route ; — elle peut être rude, mais je regarde au but.

Deux choses sont ici devant l'esprit de l'apôtre (v. 8-9) : d'abord, « afin que je gagne Christ » ; ensuite, « afin que je n'aie pas *ma* justice ». Un homme portant un habit râpé, à qui on en donnerait un neuf, aurait honte du vieil habit : ainsi en est-il de Paul quant au genre de justice qu'il avait autrefois. On ne peut pas posséder à la fois sa propre justice et celle de Dieu ; et quand on connaît la justice de Dieu, on ne veut pas de sa propre justice, même si on pouvait l'avoir, selon cette belle expression du chapitre 1 de la première épître aux Corinthiens : « Or vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption... » (v. 30-31). Ce que nous sommes *de Dieu*, en vie, Christ l'est *de la part* de Dieu pour nous.

L'apôtre poursuit : « Pour le connaître Lui, et la puissance de sa résurrection ». La première chose, était de gagner Christ ; la seconde, de Le connaître. Là est la victoire sur toute la puissance du mal, sur la mort et sur toutes choses. L'apôtre voulait Le connaître Lui — Son amour parfait, Sa vie parfaite ; il voulait L'avoir comme objet, devant son âme, occupant son âme et sa pensée et son cœur ; il voulait ainsi croître jusqu'à Lui, puis connaître la puissance de Sa résurrection, car alors toute la puissance de Satan était annulée. Il avait parlé de la justice comme de ce qu'il cherchait en Christ, et non en lui-même ni dans la loi ; maintenant, il veut connaître la puissance de la vie exprimée dans la résurrection de Christ. Une fois qu'il a connu Christ comme une personne, et la victoire sur la mort, il peut entreprendre le service de l'amour comme Christ l'a fait, et il peut connaître « la communion de ses souffrances ». Quelle immense différence d'avec l'état des apôtres tel qu'il nous est présenté au chapitre 10 de Marc, quand Jésus leur parle de Sa mort : ils ne comprenaient rien aux choses qu'Il leur disait : « ils étaient stupéfiés et remplis de crainte en le suivant », au lieu de se réjouir parce que la mort était devant eux. Mais celui qui connaît la puissance de la résurrection, a la mort derrière lui, et toute la puissance de la mort est brisée pour lui. Ainsi, quand Christ ressuscita, Il dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » [Matt. 28, 18] ; « allez par toute la création et prêchez l'évangile » [Marc 16, 15] ; « ne craignez pas ceux qui tuent le corps » [Matt. 10, 28] ; ils ont tué *mon* corps...

Quand j'ai trouvé la puissance de la résurrection, je puis servir en amour. Paul regardait la mort en face et ne parlait pas légèrement. Satan dit : Tu veux suivre Christ ? — Oui. — Eh bien ! la mort est sur ton chemin. — Que me fera la mort ? Je ne serai que plus semblable à Christ en la traversant.

« Pour le connaître Lui et la puissance de sa résurrection », dit l'apôtre ; et il ajoute : « et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts » (v. 11). Paul entra si réellement dans ce chemin, qu'il se sert de paroles que Christ aurait pu dire : « J'endure tout pour l'amour des élus » (2 Tim. 2, 10). Tout était par la grâce — une place entièrement nouvelle ; — toute prétention à la justice avait disparu, et aussi ce que Paul était comme homme. Christ lui était substitué comme justice. Christ était tout ; et puis, il voulait « le connaître, *Lui* ». C'est ainsi qu'on progresse ; les affections sont maintenant engagées. En voyant les souffrances devant moi, je trouve la puissance de Sa résurrection, et ensuite le privilège de la communion de Ses souffrances. Paul avait ici une grande part ; nous en avons une petite. « *Si en quelque manière que ce soit*, dit-il, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts », autrement dit, n'importe ce qu'il m'en coûtera, si même la mort est sur mon chemin, j'atteindrai ce que Lui atteignit — la résurrection d'entre les morts.

L'expression par laquelle l'apôtre, dans ce passage, désigne « la résurrection d'entre les morts » est, dans le texte original, un mot tout particulier, qu'on ne retrouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament ; et quand nous considérons cette résurrection, la résurrection d'entre les morts, elle nous apparaît comme une vérité d'une portée immense. Christ est « les prémices » (voyez 1 Cor. 15, 20-23), non des méchants qui sont morts, cela va sans dire. Qu'est-ce qu'a été la résurrection de Christ ? Dieu — la gloire du Père — L'a ressuscité d'entre les morts, parce qu'Il trouvait toute Sa satisfaction en Lui, à cause de Sa marche parfaite, et parce qu'Il L'avait parfaitement glorifié ; et ainsi, pour nous aussi, la résurrection est l'expression du bon plaisir de Dieu en ceux qui sont ressuscités ; elle est le sceau de Dieu sur l'œuvre de Christ. Christ était le Fils en qui Il trouvait Son plaisir ; et maintenant il en est de même pour nous, à cause de Christ. Pour Christ, c'était Sa propre perfection qui Lui donnait cette place ; nous l'avons à cause de Lui. Il intervient en puissance pour retirer *les siens* d'entre les morts, tandis que les autres morts sont laissés en arrière. C'est la résurrection *d'entre* les morts. C'est ce « *d'entre* » qui est la force de l'expression : il nous fait comprendre ce que nous lisons au chapitre 9 de Marc, là où, après la transfiguration, comme Il descendait de la montagne, le Seigneur enjoignit à Ses disciples de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, sinon lorsque le Fils de l'homme serait ressuscité « *d'entre les morts* » (v. 9) : « Et ils gardèrent cette parole s'entre-demandant ce que

c'était que ressusciter *d'entre* les morts». Qu'est-ce qui étonnait les disciples ? C'était cette idée de ressusciter d'entre les morts. Quand Christ était dans le tombeau, Dieu est intervenu en puissance et L'a ressuscité et L'a fait asseoir à Sa droite, et, quand le moment sera venu, Il ressuscitera les saints pareillement. Cette résurrection *d'entre* les morts est un acte infiniment glorieux de puissance divine, car la justice divine est là : ce n'est point une résurrection générale, et tout le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens ne se rapporte qu'aux saints, car les méchants assurément ne sont pas ressuscités en gloire.

Je ne connais rien qui ait fait plus de tort à l'Église que l'idée d'une résurrection commune et générale de tous les morts. Si tous les morts sont ressuscités ensemble, la question de la justice n'est pas vidée ; mais la Parole nous dit : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous » (Rom. 8, 11). Le caractère tout entier, la nature, la signification, et le dessein de cette résurrection sont absolument particuliers et distincts ; c'est la résurrection « d'entre les morts » (comp. Luc 20, 34-36 ; 14, 14 ; et aussi Jean 5, 28, 29 ; Apoc. 20, 4-6, 11-15). — Ce « *d'entre* », je le répète, est l'expression de la faveur divine qui repose sur celui qui est ressuscité, et c'est à cause d'elle que nous, chrétiens, nous serons tous ressuscités ; autrement l'expression de « parvenir », que nous trouvons ici dans les Philippiens, n'aurait pas de sens.

Paul dit : « Si en quelque manière », c'est-à-dire à quelque prix que ce soit. Que cela me coûte la vie, n'importe, pourvu que j'atteigne le but.

« Afin que je gagne Christ », c'est la première chose ; mais en courant pour *remporter* le prix au bout de la course, il y a aussi une autre chose, une chose présente : « pour le *connaître* Lui ». On a demandé si ce « pour le connaître », a trait à l'effet présent ou à la gloire à venir. Je réponds que c'est un effet présent produit par la gloire à venir.

« Frères, pour moi, je ne pense pas moi-même avoir atteint le but ; mais je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu, dans le Christ Jésus » (v. 13-14). L'appel céleste est l'appel « en haut ». Nous voyons la liaison immédiate qu'il y a entre l'objet et l'effet présent. Paul désirait être semblable à Christ, maintenant, non pas seulement quand il serait mort dans son tombeau et que son esprit serait dans le paradis. S'il devait mourir, il savait qu'il serait semblable à Lui ; ce n'est pas cela qu'il attendait, mais d'être rendu conforme à l'image du Fils de Dieu dans la gloire. Cela il le serait, sans doute, mais il n'y parviendrait jamais avant que Christ vînt et ressuscitât les morts. C'est là ce que j'attends. Ici-bas, j'ai la conscience que je n'atteindrai jamais ; mais j'attends ce moment et je deviens chaque jour plus semblable à Lui, souffrant dans la puissance de l'amour dans lequel Il servit le Père ; et par le fait que mes regards sont fixés sur Christ dans la gloire, je suis transformé toujours plus intérieurement à Son image. La seule chose que je désire, c'est d'être semblable à Lui, et avec Lui, dans la gloire.

La vie tout entière de Paul en découlait et était complètement formée par cette vérité. Le Fils de Dieu formait sa vie, jour après jour, et Paul poursuivait sa course vers Lui, et ne faisait jamais rien d'autre. Ce n'était pas seulement comme apôtre, mais comme chrétien que Paul entraînait ainsi dans la communion des souffrances de Christ et dans la conformité à Sa mort : tout chrétien devrait faire comme lui. Quelqu'un me dira qu'il a le pardon de ses péchés ; mais je demande : Qu'est-ce qui gouverne votre cœur aujourd'hui ? Votre œil est-il fixé sur Christ dans la gloire ? L'excellence de la connaissance du Christ Jésus est-elle devant votre âme, de telle sorte qu'elle y gouverne tout et qu'elle vous fasse estimer comme une perte tout ce qui vous entraverait dans ce chemin ? En êtes-vous là ? Cette connaissance de l'excellence de Christ a-t-elle exclu de votre cœur toute autre chose ? Avez-vous non seulement une vie extérieure irréprochable, pouvant affirmer que vous aimez Christ ; mais, je le répète, la pensée de Christ dans la gloire remplit-elle votre cœur de manière à en exclure toute autre chose ? S'il en était ainsi, vous ne seriez pas gouverné par les mille vanités de la vie de tous les jours.

Un ouvrier qui a une famille, n'oublie pas, à cause de son travail, l'affection qu'il porte à ses enfants ; au contraire, quand il a fini sa tâche, il met de côté ses outils et retourne chez lui avec d'autant plus de joie qu'il en a été absent : son travail ne gênait ni n'affaiblissait les affections de son cœur.

Un autre danger contre lequel nous avons à veiller, pour nous trouver selon Christ dans nos occupations journalières, ce sont les distractions. Il faut que nous veillions et que nous nous gardions de celles-ci aussi bien que des objets qui gouvernent le cœur ; il nous faut des habitudes de jalousie de cœur pour Christ ; autrement la faiblesse en sera le résultat immédiat, et quand nous entrerons dans la présence de Dieu, au lieu de nous réjouir dans le Seigneur, notre conscience aura besoin d'être reprise. Il est réellement bien triste, de voir un chrétien marcher dans le monde de telle manière que, lorsqu'il revient à Christ, il découvre qu'il L'avait oublié.

Pourriez-vous dire comme Paul à Agrippa : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis » [Act. 26, 29] ? Êtes-vous assez heureux pour cela ? Pouvez-vous dire : Je me réjouis tant dans le Seigneur et je vois une telle excellence dans Sa connaissance que je voudrais que vous fussiez comme moi ? Ce que nous avons à chercher dans les chrétiens, c'est non pas : « *j'ai regardé* », mais : « *je regarde* ». Je demande si vous en êtes au point où vos cœurs regardent, comme réalité *actuelle*, toute chose comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus ? Quoiqu'il en soit, nous avons à veiller à ce que nous n'ayons jamais un autre objet que Christ, puis, ce qui est un mal plus subtil, à ne pas nous laisser distraire. Que le Seigneur nous donne, au contraire, d'avoir nos yeux oints d'un collyre qui nous permette de Le voir assez pour qu'Il détache nos cœurs de toute autre chose, et que Lui seul, à l'exclusion de tout, demeure devant nos yeux. Peut-être aurons-nous à charger la croix ; mais, s'il en est ainsi, ce n'est pas seulement que nous souffrirons, ni que nous souffrirons toujours *pour* Lui, mais nous souffrirons toujours *avec* Lui. Nous avons à traverser un monde qui ne se soucie pas de Christ, et nous avons besoin que le Seigneur nous donne d'avoir nos yeux fixés sur Lui, pour qu'Il nous soit un sanctuaire et que nous ayons la puissance et l'énergie pour surmonter toutes les difficultés que nous rencontrons dans notre course. Que le Seigneur nous donne de dire : « Je fais une chose ». Qu'Il nous donne des cœurs vrais, et aussi des cœurs diligents !

Chapitre 3, 15 à chapitre 4, 7. — Nous avons vu plus haut, frères bien-aimés, comment la vue de Christ produit une énergie qui pousse à atteindre le but : Paul avait été saisi par Christ pour cela, et il cherchait à saisir Christ dans la gloire. Nous avons vu également que l'épître aux Philippiens envisage le chrétien comme marchant à travers le désert en vue du but où il possédera tout ; mais n'oubliez pas qu'ayant la puissance de la résurrection de Christ en lui, il a déjà la puissance de la vie et veut la posséder dans la gloire ; et l'effet pratique qui en résulte, c'est qu'il court droit au but comme quelqu'un qui n'a en vue que cela. Il a un seul objet devant lui : gagner Christ, et être ressuscité lui-même pour avoir part à la gloire.

Dieu nous a prédestinés à cette fin, savoir « à être rendus conformes à l'image de son Fils » (Rom. 8, 29) — non pas à être semblables à Lui quand nos corps seront dans le tombeau et nos âmes dans le paradis. Sans doute, « quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3, 2) ; mais notre « bourgeoisie » ou « conversation », est maintenant « dans les cieux » (v. 20). Ni l'une ni l'autre de ces expressions ne rend bien le sens de l'original ; l'apôtre, dans le mot que nous rendons par « bourgeoisie », embrasse toutes nos vraies relations vivantes, comme nous disons de quelqu'un qu'il est un Français ou un Anglais, quand nous voulons dire ce qui le distingue.

Ce qui nous caractérise, nous, c'est que nous sommes du ciel. C'est pourquoi Paul dit : « Je fais une chose » ; je cours, tendant avec effort vers le but ; la place glorieuse sur laquelle mes yeux sont fixés, a déterminé ma vie tout entière. « Je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste » (v. 14), c'est-à-dire de l'appel qui nous convie en haut.

Il n'existe pas d'autre perfection pour nous que celle dont nous jouirons là. Quelle perfection ! Mais du moment que nous avons vu Christ s'anéantissant et se rendant obéissant pour nous jusqu'à la mort et à la mort de la croix, aucune gloire n'est trop grande comme réponse à ce qu'Il a fait, car tout est le fruit du travail de Son âme.

On parle parfois des « arrhes de son amour », l'Écriture n'en sait rien. Nous avons les arrhes de la gloire, « l'amour de Dieu ayant été versé dans nos cœurs » (Rom. 5, 5). Paul éprouvait la puissance de la gloire sur son esprit ; et c'est ainsi que nous sommes appelés à « courir » ; mais tous les chrétiens ne la connaissent pas. Si un homme est vraiment chrétien, il ne peut pas ne pas connaître la croix comme ce par quoi il a été racheté ; mais il peut ne pas savoir qu'il va être avec Christ dans la gloire. Les « enfants » savent que leurs péchés leur sont pardonnés (1 Jean 2, 12) ; c'est la commune part de *tous*. Les « petits enfants » connaissent le Père, ils ont l'esprit d'adoption (1 Jean 2, 13 ; Gal. 4, 6 ; Rom. 8, 15, 16), mais les « parfaits » en Jésus Christ, comme l'apôtre les appelle ici (v. 15), connaissent beaucoup mieux la perversité de leur propre cœur, en même temps qu'ils discernent l'amour parfait de Dieu qui n'a pas épargné Son propre Fils, mais qui l'a livré sur la croix — l'amour étant descendu jusqu'au pécheur couvert de ses péchés ; ils savent non seulement que leurs péchés leur sont pardonnés, mais que nous sommes tous perdus comme enfants d'Adam. Les « petits enfants » ne savent pas cela ; ils ne savent pas que c'en est entièrement fait d'eux tous pour ce qui est de la nature qu'ils ont reçue d'Adam. Pour la foi, la vieille nature est chose morte, et « quand Christ qui est notre vie sera manifesté, nous serons manifestés avec Lui en gloire » (Col. 3, 3, 4). « En ceci est consommé l'amour avec nous..., c'est que comme il est, Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde » (1 Jean 4, 17). Tel est l'homme parfait : non seulement les péchés de sa position en Adam lui sont pardonnés, mais il connaît sa nouvelle position en Christ.

Paul dit : « Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment ; et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera » (v. 15). L'un d'entre vous peut en être au premier pas ; vous êtes peut-être plus avancé ? Si vous l'êtes, en effet, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de montrer d'autant plus de grâce à votre frère ; car, quoiqu'il en soit, Christ l'a saisi et lui a pardonné ses péchés, et il apprendra encore une autre chose, c'est qu'il est mort avec Christ ; que ses péchés ne sont pas seulement pardonnés, mais que, par la foi, *le péché*, le vieil homme, est ôté ; que ce moi qui troublait l'âme beaucoup plus que les péchés, est annulé. Nous devons tous avoir ce même sentiment, comme sachant que nous sommes associés au second Adam ; et si tous n'en sont pas encore arrivés là, nous devons cependant marcher ensemble dans le même sentier, car ce que les uns ne savent pas encore, Dieu aussi le leur révélera.

« Soyez tous ensemble mes imitateurs... », dit l'apôtre, se plaçant maintenant lui-même d'une manière remarquable devant les saints comme leur modèle. Il met en contraste ceux dont « la bourgeoisie (ou la conversation) est dans les cieux », et ceux dont « les pensées sont aux choses terrestres » (v. 17 et suiv.). La fin de ceux-ci est la perte ; ils sont ennemis du christianisme. Ici, il ne s'agit pas de plus ou moins de lumière, mais de gens qui ont leurs pensées aux choses terrestres, non à Christ dans la gloire. On ne peut pas avoir ses pensées aux unes et à l'autre en même temps ; « l'amitié du monde est inimitié contre Dieu ». « Tout ce qui est dans le monde... n'est pas du Père, mais est du monde » (Jacq. 4, 4 ; 1 Jean 2, 16). Les enfants sont « du Père ». Lors de ma conversion, j'étais très étonné de trouver tant de choses sur le monde dans la Parole de Dieu ; mais je vis bientôt, quand j'eus à faire avec d'autres chrétiens, combien le monde les tirait toujours en arrière, sollicitant sans cesse leurs cœurs.

Ceux qui ont leurs pensées aux choses de la terre sont ennemis de la croix de Christ, l'apôtre le disait en pleurant. Qu'était la croix ? Elle avait jugé toutes ces choses. Le Fils de Dieu — la source, la racine du déploiement de toute gloire — Christ, n'a trouvé que la croix dans ce monde. Et qu'est-ce que le monde ? Il n'a voulu Christ à aucun prix. C'est pourquoi le chrétien en a fini avec le monde. « Le monde ne me verra plus », dit Jésus (Jean 14,

19). Le Saint Esprit n'est pas venu pour être vu ; « le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous » (Jean 14, 17). C'est ainsi que nous connaissons le Saint Esprit.

Le bien et le mal se rencontrèrent à la croix. La question du bien et du mal fut vidée là ; et maintenant toute la question pour chacun de nous se résume en ceci : Sommes-nous avec le monde qui rejeta Christ, ou avec Christ que le monde a rejeté ? Il n'y a rien de comparable à la croix : elle est à la fois la justice de Dieu *contre le péché*, et la justice de Dieu dans le *pardón des péchés* ; elle est la fin du monde du jugement, et le commencement du monde de la vie ; elle est l'œuvre qui ôta le péché, et en même temps le plus grand péché qui fut jamais commis. Plus nous pensons à elle, plus nous voyons qu'elle est le point central de toutes choses.

Ainsi si quelqu'un s'associe au monde, il est un ennemi de la croix de Christ. Comme chrétiens, nous avons à bien considérer si toute cette belle apparence dont le monde se revêt ne jette pas un voile sur nos cœurs et ne nous empêche pas de voir. Si je recherche la gloire du monde qui a crucifié Christ, je me glorifie dans ce qui est ma honte. Où est-ce que le chrétien est chez lui ? Dans la maison de son Père, et non pas dans le désert aride qu'il a à traverser pour y arriver.

Au second chapitre, nous avons vu l'humilité dans la marche ; ici, nous voyons la puissance et l'énergie qui nous délivrent du monde quand il voudrait nous empêcher de ressembler à Christ.

« Notre bourgeoisie est dans les cieux d'où aussi nous attendons le Seigneur... qui transformera le corps de notre abaissement » — non pas « notre corps vil », dans le sens moral. J'ai le corps d'Adam maintenant, j'aurai alors le corps de Christ ; toutes nos relations vivantes sont là où Christ se trouve. Il viendra comme Sauveur, et accomplira toute Son œuvre en transformant notre corps en la conformité de Son corps glorieux (v. 20-21). Le prix de la rédemption a été payé ; mais la délivrance finale de ce pourquoi le prix a été payé, n'est pas encore venue. « Celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu » (2 Cor. 5, 5) ; mais la chose elle-même, nous ne l'avons pas encore : nous attendons, pour l'avoir, la venue de Christ.

Bien-aimés frères, si nos cœurs sentaient réellement que Dieu va nous rendre semblables à Christ et nous introduire là où Il est comme Ses frères, si nous croyions pratiquement qu'Il va nous introduire en Sa présence avec Christ et semblables à Christ, combien nous aurions sur le monde de tout autres pensées : nous serions « parfaits », tendant avec effort et courant droit vers le but.

Si néanmoins je rencontre la mort sur mon chemin, j'ai toujours confiance. Il n'est pas nécessaire que je meure ; « nous ne mourons pas tous » ; mais ce que je désire, ce n'est pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie (2 Cor. 5, 1 et suiv. ; 1 Cor. 15, 51-57). Si la mort vient, elle n'ébranle pas ma confiance ; car, pour moi, « être absent du corps, c'est être présent avec le Seigneur » [2 Cor. 5, 8].

Dans ce passage de sa seconde épître aux Corinthiens, l'apôtre parle d'abord de l'espérance, c'est-à-dire de ce que « nous désirons » ; ensuite il considère les deux choses qui sont la portion de l'homme : la mort et le jugement, car « il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement » (Héb. 9, 27). Quant à la mort, elle est un gain pour moi ; car, pour moi, être absent du corps, c'est être présent avec le Seigneur. Quant au jugement, c'est une chose solennelle : — il est la « frayeur du Seigneur » (2 Cor. 5, 11) : il me fait penser aux pauvres pécheurs qui ne sont pas convertis, et « je persuade les hommes ». Le tribunal porte les pensées de Paul, non sur lui-même, mais sur les autres hommes, quoiqu'il dise : « il faut que nous soyons *tous* manifestés devant le tribunal de Christ ». Nous persuadons les hommes, et nous sommes manifestés à Dieu. Le jour du jugement produisit son effet sur l'apôtre ; il lui faisait sentir alors l'effet de la présence de Dieu, comme il la fera sentir au jour du jugement. La conscience est ainsi tenue éveillée et vivante, et le tribunal devient une puissance sanctifiante au lieu d'être une puissance

terrifiante. La puissance divine nous saisira ; et comme Dieu présenta Ève à Adam, Christ, qui est Dieu, se présentera Son Ève, Son Église, à Lui-même le second Adam.

On a demandé si, quand l'apôtre dit : « Pour le connaître Lui et la puissance de sa résurrection », il parle d'une chose présente ou à venir ? Je réponds que c'est la puissance présente produite par le regard fixé sur Christ : « Celui qui a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur » [1 Jean 3, 3]. C'est l'effet actuel de la contemplation de Christ glorieux et de Son attente. La rédemption finale viendra, et accomplira pour le corps ce qui est vrai maintenant de l'âme : Il nous rendra semblables à Lui-même dans la maison du Père, et, ce que je trouve si infiniment précieux, Il veut que nous soyons là avec Lui, sans même le besoin d'une conscience. Ici-bas, il faut que ma conscience soit toujours sur le qui-vive, autrement je deviens immédiatement la proie de quelque ruse de Satan ; mais là-haut ce ne sera plus nécessaire, car tout ce qui nous entourera ne sera que bénédiction. Nous aurons aussi alors le Saint Esprit, et toute Sa puissance sera employée à nous faire jouir de la gloire. Maintenant « l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » [Rom. 5, 5], mais une grande partie de la puissance est dépensée à faire marcher le navire.

De fait nous avons, la plupart d'entre nous, des soucis, des épreuves, des tentations : — Dieu a pensé à toutes ces choses ; Il a compté les cheveux même de nos têtes ; et Il nous a donné quelque chose qui nous sort de toutes ces difficultés. Il s'occupe même pour nous du temps qu'il fait : « Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver » [Matt. 24, 20] ; « un passereau même ne tombe pas à terre sans la volonté de votre Père » [Matt. 10, 29]. Dieu pense à tout, s'occupe de tout, et nous rend supérieurs à tout.

Il est beau de voir comment l'apôtre passe des pensées les plus glorieuses de la révélation de Dieu, aux choses les plus ordinaires à travers lesquelles le chrétien doit passer ; il s'occupe de deux femmes qui ne vivaient pas en bonne harmonie. Il en est de même aujourd'hui. La grâce n'est pas oublieuse : elle nous élève au troisième ciel, mais elle descend aussi aux choses les plus petites ; elle s'occupera d'un pauvre esclave qui s'est enfui de chez son maître, avec une délicatesse qui a fait l'admiration de tous les âges.

Quelle était la consolation de Christ sur la croix ? Il ne pouvait pas dire au pauvre brigand qu'il allait être dans le paradis sans lui dire que Lui-même y allait aussi : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » [Luc 23, 43]. Ainsi Paul, en parlant des femmes qui travaillaient avec lui, dit : « Dont les noms sont dans le livre de vie » (chap. 4, 2-3). Dieu étant là, il y avait des affections divines : nous sommes placés ici dans le lieu des affections divines.

Je n'ai rien de plus à cœur quand je vais faire des visites que le désir d'une telle présence de Christ que ce ne soient pas mes propres pensées, mais les siennes qui viennent au jour. Nous savons bien peu quel bonheur il y a à avoir la pensée de Christ ; — mais la pensée de Christ était de s'abaisser jusqu'à la croix.

« Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » (v. 4). Quel était l'homme qui était propre à parler ainsi de la part de Dieu ? L'homme qui avait été dans le troisième ciel ? Non ; mais celui qui était prisonnier à Rome. C'était bien là se réjouir *toujours*, comme dit aussi le psalmiste : « Je bénirai l'Éternel en tout temps » [Ps. 34, 1]. Si j'ai le Seigneur avec moi comme objet de mon cœur, il y a davantage du ciel dans la prison que hors de la prison. Ce ne sont pas les gras pâturages et les eaux paisibles qui réjouissent l'âme, quoique ces choses soient très belles ; sa joie, c'est : « *Le Seigneur est mon berger* » [Ps. 23, 1]. Si même elle s'est écartée : « Il restaure mon âme » [Ps. 23, 3] ; si la mort est sur le chemin : « Je ne crains pas, car *tu es avec moi* » [Ps. 23, 4] ; s'il y a de terribles adversaires, une table est dressée en leur présence. Maintenant : « Ma coupe est comble » [Ps. 23, 5] : le Seigneur, son berger, conduit la brebis à travers toutes les difficultés et les épreuves de sa faiblesse, et lui fait dire : « Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours » [Ps. 23, 6].

Pour celui qui se confiait dans le Seigneur, plus la tribulation était grande, plus il faisait l'expérience que tout était pour le mieux. Paul dit : Je connais le Seigneur, étant libre, et je Le connais étant en prison ; Il me suffit quand je suis

dans le besoin, Il m'a suffi quand j'étais dans l'abondance. Il peut donc dire : « Réjouissez-vous *toujours* dans le Seigneur ».

Que pouvait-on faire à un pareil homme ? Si on le tuait, on ne faisait que l'envoyer au ciel ; si on lui laissait la vie, il la dépensait pour amener les hommes au Christ qu'on voulait détruire.

Il est plus difficile de se réjouir dans le Seigneur, étant dans la prospérité que dans la tribulation, car la tribulation nous rejette sur Lui. Le danger est plus grand pour nous quand nous n'avons pas d'épreuves. Mais nous réjouir dans le Seigneur, nous délivre entièrement de l'empire des choses présentes. Nous ne nous doutons pas, jusqu'à ce que Dieu nous retire nos appuis, jusqu'à quel point les plus spirituels d'entre nous s'appuient sur ces appuis, sur les choses qui nous entourent. Mais si nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur, *cette* puissance ne peut jamais nous être ôtée, et nous n'en pouvons perdre la joie.

« Que votre douceur soit connue de tous les hommes » (v. 5). Pensez-vous que les hommes croiront que votre conversation est dans les cieux, si vous mettez tant de zèle à la poursuite des choses de la terre ? Ils ne le croiront que s'ils voient que le cœur ne court pas après ses propres intérêts. « Le Seigneur est proche » : Il va bientôt tout mettre en ordre. Combien votre cœur et vos affections seront gardés si vous passez au milieu des hommes, étant doux, débonnaires, et sans faire valoir vos droits ; le monde verra que vos pensées et votre esprit ne sont pas tournés vers lui ; c'est pourquoi l'apôtre dit : « Une lettre de Christ connue et lue de *tous* les hommes » [2 Cor. 3, 2].

« Ne vous inquiétez de rien ». Cette parole m'a souvent apporté une grande consolation. Même s'il s'agit de terribles épreuves : « Ne vous inquiétez de *rien* ». Vous dites peut-être : Il ne s'agit pas de mes propres circonstances, mais des saints qui marchent mal ; — eh bien ! « Ne vous inquiétez de *rien* » ! Ce n'est pas que vous deviez être insouciant ; mais vous voulez porter vous-même le fardeau, et ainsi vous accablez et vous torturez votre cœur. Combien souvent un fardeau s'empare de l'esprit d'une personne, et lorsqu'elle tente en vain de s'en décharger, il retombe sur elle et la tourmente. Mais cette parole : « Ne vous inquiétez de rien », est un commandement, et c'est une grande bénédiction d'avoir un tel commandement.

Que faire donc, quand une chose vient m'inquiéter ? Allez à Dieu. « En toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces » (v. 6). Alors, au milieu de toutes vos inquiétudes, vous pouvez rendre grâces. La merveilleuse grâce de Dieu se montre ici. Dieu ne dit pas que vous deviez attendre jusqu'à ce que vous ayez découvert si ce que vous désirez est bien Sa volonté ; — non, mais Il dit : « Exposez vos requêtes à Dieu ». Avez-vous un fardeau sur le cœur ? Allez à Dieu avec votre requête. Dieu ne dit pas qu'Il vous donnera ce que vous demandez : Paul, quand il pria par trois fois le Seigneur de retirer l'écharde, reçut pour réponse : « Ma grâce te suffit » (2 Cor. 12, 8, 9) ; mais la paix de Dieu gardera votre cœur et vos pensées ; — ce n'est pas vous qui garderez cette paix. Est-ce que *Dieu* est jamais troublé par les petites choses qui nous troublent, nous ? Est-ce qu'elles ébranlent *Son* trône ? Dieu pense à nous, nous le savons, mais Il n'est pas troublé ; et la paix qui est dans le cœur de Dieu conservera le nôtre. Je vais à Dieu avec tout ce qui pèse sur mon cœur, et je Le trouve, Lui, parfaitement tranquille au sujet de tout. Tout est sûr et certain. Dieu sait parfaitement bien ce qu'Il va faire. Je place le fardeau sur le trône qui n'est jamais ébranlé, avec la parfaite assurance que Dieu s'intéresse à moi ; alors la paix dans laquelle Il demeure Lui-même, garde mon cœur, et je puis rendre grâces avant que ce qui pèse sur moi soit passé. Oui, Dieu en soit béni, Il s'intéresse à moi. C'est un bonheur pour moi de pouvoir jouir de cette paix, d'aller ainsi à Dieu et de Lui présenter ma requête, requête peut-être très peu sage ; de pouvoir être avec Dieu au sujet de mes peines au lieu de m'appesantir sur elles.

N'est-il pas infiniment précieux pour nous de savoir que, tandis que Dieu nous élève dans le ciel, Il descend aussi jusqu'à nous et s'occupe de tout ce qui nous concerne ici-bas ? Pendant que nos affections sont occupées de choses célestes, nous pouvons compter sur Dieu pour les choses de la terre. Il descend jusqu'à nous et prend

connaissance de tout. Comme Paul l'exprime : « Au-dehors des combats, au-dedans des craintes, mais Dieu qui console ceux qui sont abaissés, nous a consolés... » [2 Cor. 7, 5-6]. Il valait la peine d'être ainsi abattu pour recevoir une consolation comme celle-là. Dieu serait-Il un Dieu de loin et non pas un Dieu de près [Jér. 23, 23] ? Il ne permet pas que nous voyions les choses d'avance, autrement nos cœurs ne seraient pas exercés ; mais quoique nous ne voyions pas Dieu, Dieu nous voit, et Il s'abaisse jusqu'à nous, pour nous donner toute cette consolation au milieu de notre tribulation.

Chapitre 4, 8-23. — Les versets 8-9 terminent l'exhortation dans cette épître.

Nous avons déjà vu comment le chrétien doit marcher dans une complète supériorité à toutes les circonstances. Ce caractère de la puissance de l'Esprit de Dieu apparaît tout le long de l'épître. Le verset 8 nous montre l'effet de ce dont nous avons parlé plus haut : versets 4-7. Le cœur est délivré, car la paix de Dieu, qui est immuable, garde le cœur et les pensées. Il n'y a rien de nouveau, ni d'inconnu pour Dieu. Il est toujours en paix, faisant toutes choses selon le bon plaisir de Sa volonté. C'est ainsi que le cœur doit demeurer tranquille, et alors il est libre pour être occupé de tout ce qui est aimable et excellent.

Il est très important pour le chrétien de vivre habituellement dans ce qui est bon dans ce monde, où nous avons nécessairement à faire avec le mal. Nous étions nous-mêmes autrefois des méchants, et il n'y avait que mal dans nos cœurs, nos pensées et notre esprit. Maintenant encore, il y a du mal, non seulement dans le monde, mais dans notre cœur, et nous avons à le juger là où il a été laissé libre d'agir. Mais il ne convient pas d'être toujours occupés du mal ; il nous souille même quand nous le jugeons. Nous voyons au chapitre 19 des Nombres qu'il en était ainsi pour l'homme qui avait à faire avec les cendres de la génisse rousse : il accomplissait réellement un service en ramassant les cendres et en les portant hors du camp, en un lieu à part ; cependant il était souillé jusqu'au soir, et il en était de même pour celui qui faisait aspersion de l'eau de purification. Même le jugement du mal est quelque chose qui souille nos esprits. Il y a dans certains cœurs une tendance à être occupés du mal, mais il ne convient pas d'y vivre. En disant cela, je ne parle pas, bien entendu, de vivre effectivement dans le mal, mais de le juger, même en pensée.

C'est un point d'une grande importance d'avoir le cœur accordé et formé de manière à prendre plaisir dans les choses auxquelles Dieu prend plaisir. Même s'il juge le mal comme mal, le cœur n'est pas heureux. Nous sommes appelés à vivre maintenant comme avec Dieu dans le ciel : Dieu a-t-Il à juger du mal dans le ciel ? Nous savons que non ; et il est très important pour nos âmes d'être avec le Seigneur dans le ciel, non seulement de faire les choses qui Lui plaisent, mais d'être aussi dans l'état d'âme dans lequel Il trouve Son plaisir. Repassez seulement une de vos journées, et demandez-vous si votre esprit y a vécu dans les choses qui sont « aimables » et « de bonne renommée ». C'est de cela que l'apôtre parle ici. Est-ce l'habitude de votre esprit d'être occupé de ce qui est bon ? Le mal nous enserme de tous côtés dans ces jours, mais on ne peut pas vivre en étant toujours occupé du mal. L'âme en est affaiblie ; elle ne trouve aucune force dans une telle occupation. Le mal peut éveiller le dégoût, quand l'âme est dans un bon état spirituel ; mais, même quand nous le jugeons, notre jugement sera toujours insuffisant, à moins que notre cœur ne soit occupé de ce qui est bon : nous serions capables de faire descendre le feu du ciel alors que Christ passerait simplement dans un autre village [Luc 9, 54-56].

Christ a marché ici-bas dans la pleine puissance de la communion avec ce qui était bon au milieu du mal, quoiqu'il eût à faire avec le mal. Il a dû dire : « Malheur à vous, scribes et pharisiens » [Matt. 23]. Nous aussi, nous pouvons avoir à faire avec le mal, mais nous n'agissons jamais comme il faut à son égard, si nous ne vivons pas dans ce qui est bon, et nous ne serons jamais « doux » (je parle de la douceur de la grâce, non pas, bien entendu, de douceur envers le mal, car nous devons juger celui-ci péremptoirement). Paul eut à dire : « Je voudrais que ceux qui

vous troublent se retranchassent même » (Gal. 5, 12). Il n'y a là aucune douceur, toutefois c'est dans l'amour que cette parole est dite. Si le cas se présente que nous ayons à juger le mal, il faut que nous le fassions dans la puissance du bien qui est en nous. Le chemin dans lequel nos âmes sont appelées à marcher est tracé ainsi : « Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée — s'il y a quelque vertu et quelque louange, que ces choses occupent vos pensées » (v. 8). Que le Seigneur nous donne de nous souvenir de ces choses, frères bien-aimés. Dieu peut être obligé de juger, mais Il demeure dans ce qui est bon.

L'apôtre ajoute (et quelle bénédiction pour un homme, quand il peut parler ainsi !) : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu *en moi* — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (v. 9). C'est ainsi, remarquez-le, que le Dieu de paix sera avec nous. Quand nous rejetons nos soucis sur Dieu, il dit : « La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » ; mais ce que nous avons ici va plus loin. Paul avait une place à lui ; il était un vase d'élite rempli de l'Esprit de Dieu, quoiqu'il eût été le premier des pécheurs ; mais aujourd'hui, « portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus », et pouvant dire : « la mort opère en nous, mais la vie en vous » (2 Cor. 4, 4, 7-12). C'était beaucoup dire. Il a fallu qu'il eût une écharde dans la chair pour être propre pour un tel service, car sa chair n'était naturellement, en aucune manière, meilleure que la vôtre. Paul ne disait pas seulement : Je suis mort ; mais il portait partout *la mort dans la chair*, en sorte que la chair ne remuait pas, et il le faisait par la grâce et la puissance de Christ, mais il le *faisait*. C'est pourquoi, comme nous l'avons remarqué au commencement de cette étude, il n'est jamais fait mention du péché dans l'épître aux Philippiens, parce que cette épître nous présente la vraie expérience de la vie chrétienne ; et à peine aussi y est-il question de doctrine. Paul parle, d'un bout à l'autre, dans la conscience de son expérience.

Si je cherche à suivre Christ, il faut que je me tienne moi-même pour mort. Je ne dis jamais qu'il faut que je meure, ce qui supposerait que la chair est à l'œuvre et en activité : la chair est là, sans doute ; mais je dis : elle est *morte*. Je comprends parfaitement une personne passant par un état par lequel elle apprend ce qu'est la chair ; et ce travail peut être plus ou moins long ; mais quand une âme est assez humiliée pour dire : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (Rom. 7, 18) ; Dieu peut lui dire : « Tiens-toi toi-même pour mort », et ne permets pas au péché de dominer sur toi (voyez Rom. 6). Le principe qui est la source de toute puissance, c'est que nous sommes *morts*. C'est la vérité fondamentale de l'affranchissement. L'affranchissement vient quand, par la puissance de l'Esprit de Dieu, nous nous tenons nous-mêmes pour *morts*. Il n'en est ainsi que pour la foi. Christ est là en puissance, et moi je me tiens pour mort, et ainsi je puis agir en puissance.

« C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils » (1 Jean 5, 11). Mais n'y a-t-il pas autre chose ? Assurément ; car, en supposant que j'aie la vie et que la vieille nature soit toujours vivante, les deux natures se trouveront nécessairement en lutte continuelle l'une avec l'autre, et, à moins que je n'aie la puissance de l'Esprit de Dieu, il n'y aura point d'affranchissement du péché ; et s'il y en a, la lutte continue également. Seulement, si je dis que je suis mort réellement, ma délivrance de l'activité de la chair est pleinement réalisée. L'apôtre dit, dans la puissance et la possession de cette vie : « Je suis mort » ; et quand il la réalise pratiquement, il dit : « Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus ». J'ai reçu Christ comme justice devant Dieu, et comme vie en moi, et je tiens le vieil homme pour mort. Ce n'est pas seulement que j'ai la vie, mais je suis mort ; de sorte qu'il n'y a pas égale chance qui aura le dessus, du vieil homme ou du nouveau. Je *suis* toujours esclave, dans le sens pratique, jusqu'à ce que je sois amené à faire la découverte qu'il n'y a point de bien dans la chair, et que je suis mort en Christ : il faut que j'apprenne que je n'ai pas seulement fait des choses mauvaises, mais que le vieil homme tout entier, l'arbre lui-même, est mauvais, et que Christ qui est notre vie, est mort *au* péché aussi bien que pour les péchés (voyez Rom. 6, 10 et 4, 25) ; et quand je tiens le vieil homme pour mort, je trouve la liberté.

Je ne parle pas ici du pardon, mais de l'affranchissement : « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a *affranchi* » (Rom. 8, 2). Sans doute je puis faillir, et je puis être amené sous la puissance du péché pour un moment, mais je ne suis plus son débiteur en aucune manière. Comment Dieu a-t-Il condamné la chair ? — *Dans la mort*. Ainsi, je suis libre, dans le fait de la vie traitant le vieil homme comme mort. Nous sommes appelés à manifester toujours cette vie de Jésus. En retenant ferme par la foi cette mort de Jésus, j'ai trouvé la croix pour la chair. L'apôtre dit : La mort de Christ opère en moi, l'ancien Saul ; et ainsi, il n'y a rien en moi que la vie de Christ qui est en activité pour vous ; et il ajoute : Allez et faites comme moi ; « ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » ; Lui-même sera alors présent avec vous.

Quelle chose merveilleuse, frères bien-aimés ! La vie de Christ donnée — la chair tenue pour morte — nous, marchant en conséquence ! Dieu se tiendrait-Il éloigné de vous dans ce chemin ? Non — « le Dieu de paix sera avec vous ».

Il est remarquable de voir combien souvent Dieu est appelé le « Dieu de paix », tandis qu'Il n'est jamais appelé le « Dieu de joie ». La joie est une chose inégale. La joie donne l'idée de l'ouïe de quelque bonne nouvelle, elle peut être mêlée en même temps à de l'affliction. Il y a vraiment de la joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent [Luc 15, 7], parce que cela est une bonne nouvelle dans le ciel ; mais la joie n'est pas la nature de Dieu, comme la paix ; elle est une émotion du cœur. L'homme est une pauvre, faible créature : il entend de bonnes nouvelles, et il en a de la joie ; il entend de mauvaises nouvelles, et il en a de la tristesse. Ce sont les hauts et les bas d'une créature. Mais Dieu est le « Dieu de paix » ; la paix est quelque chose de plus profond que la joie. Regardez le monde et le cœur de l'homme ; y voyez-vous jamais la paix ? De la joie, nous en voyons même dans la nature animale, comme dans une bête qu'on met en liberté. Nous pouvons voir aussi dans le monde une sorte de joie, mais nous n'y trouverons point de paix : Le cœur de l'homme est « comme la mer agitée qui ne peut se tenir tranquille » (És. 57, 20). On se harasse incessamment à courir après le plaisir, et on appelle cela de la joie. Le monde est un monde agité et sans repos ; et s'il est sans repos dans la recherche de ce dont il a besoin, il l'est parce qu'il ne peut pas trouver ce qu'il cherche. Nous ne trouverons jamais la paix dans ce monde, à moins que Dieu ne la donne.

Quand nous marchons dans la puissance de la vie de Christ, le Dieu de paix est avec nous ; nous avons conscience de Sa présence ; notre cœur est en repos, nous ne courons plus après quelque chose que nous n'avons pas trouvé. Même au milieu des chrétiens nous voyons des personnes qui n'ont pas de paix, parce qu'elles courent après ce qu'elles n'ont pas trouvé : ce n'est pas la paix ; mais jouir de ce qui est en Lui, tout en cherchant certainement à Le connaître mieux, est un bienheureux repos pour le cœur — c'est la paix. Et quelle bénédiction d'avoir un tel sanctuaire dans ce monde — « le Dieu de paix avec nous » !

Nous voyons maintenant comment Paul est supérieur à toutes les circonstances. Il avait été dans le besoin, quoique dans une espèce de prison libre, et son cœur le sentait. « Or, je me suis fort réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi » (v. 10). Il dit, « maintenant enfin », comme si les Philippiens avaient été quelque peu négligents à son égard ; mais il parle avec une délicatesse pleine de grâce, retirant immédiatement : « Quoique vous y ayez bien pensé, mais l'occasion vous manquait ». La supériorité du chrétien n'est jamais de l'insensibilité, autrement elle ne serait pas de la supériorité : dans toutes les circonstances son cœur est libre d'agir selon la grâce du Seigneur Jésus Christ, et Lui n'était jamais insensible. Nous nous raidissons contre les circonstances, nos pauvres cœurs égoïstes aiment à se soustraire aux souffrances, mais Lui était toujours Lui-même dans toutes les circonstances, ce n'était pas un trait particulier qui en dominait d'autres ; en sorte qu'on a pu dire qu'il n'y avait pas de *caractère* en Christ. Il était simplement toujours Lui-même, parfaitement sensible à toutes choses, mais jamais gouverné par elles, toujours au milieu d'elles dans la puissance de Sa propre grâce. Nous ne Le voyons jamais insensible. Quand Il vit les foules, « il fut ému de compassion pour elles » [Matt. 9, 36],

et quand Il vit la bière, dans laquelle on emportait le fils unique de la veuve, « il fut ému de compassion envers elle » [Luc 7, 13]. Au tombeau de Lazare, « il frémit dans son esprit, et se troubla » [Jean 11, 33] (c'est une expression très forte) ; Il se troubla intérieurement : la puissance de la mort sous laquelle Il voyait ceux qui L'entouraient, pesait sur Son esprit. Quelque part qu'Il fût, Il n'était jamais insensible, mais Il était toujours Lui-même en grâce ; Son cœur en était toujours vibrant. Sur la croix, Il sait la parole qu'il fallait pour le brigand. Même quand Il est obligé de dire : « Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je ? » Il ajoute immédiatement : « Amène ici ton fils » (Luc 9, 41). Il était parfaitement sensible, comme nous ne le sommes pas ; toujours prêt à répondre en grâce à chaque appel. Ce qui se manifeste en Christ, c'est ce que nous devons chercher à être, c'est-à-dire parfaitement sensibles à toutes les circonstances, mais de telle manière, qu'elles trouvent Christ en nous, en sorte qu'Il soit manifesté.

Nous avons vu comment Paul corrige ce qu'il avait dit : « Maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi », en ajoutant : « Quoique vous y ayez bien pensé, mais l'occasion vous manquait ». Le Seigneur n'a jamais eu à se corriger Lui-même. Paul était un homme « ayant les mêmes passions que nous » [Act. 14, 15]. En Troade, il ne sut pas s'arrêter quoique une grande porte lui fût ouverte pour la prédication de l'évangile ; il n'eut aucun repos son esprit, parce qu'il ne trouva pas Tite ; en Macédoine également, sa chair n'eut aucun repos (2 Cor. 2, 12-13 ; 6, 5) ; et il nous dit de cette épître, dans laquelle il nous donne des directions inspirées pour l'assemblée, directions sans lesquelles nous ne saurions pas comment nous conduire, qu'il n'avait pas de regret de l'avoir écrite, si même il en avait eu du regret (2 Cor. 6, 8-9). Cependant il avait été inspiré pour l'écrire : son cœur était tombé au-dessous de la position dans laquelle il se trouvait, à la pensée que tous les Corinthiens s'étaient tournés contre lui. Il est précieux pour nous en un sens de voir que, quoiqu'il fût un apôtre, il était si semblable à nous ; mais il n'y a rien de semblable à ces mouvements de faiblesse dans le Seigneur : Lui était parfaitement sensible à tout, et nous Le voyons toujours parfait à tous égards dans cette sensibilité, tandis que nous voyons que l'apôtre était un homme, bien qu'il soit intéressant de le voir dans de tels sentiments.

Maintenant Paul se montre à nous comme supérieur à toutes les circonstances qu'il traversait : « Non que je parle ayant égard à des privations ; car moi, j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve... Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (v. 11-13). On entend dire que nous pouvons toutes choses par Christ, comme une sorte de vérité absolue. Mais je demande : Vous, pouvez-vous toutes choses ? Non, *vous* ne le pouvez pas. Vous me direz qu'*on* peut, et c'est très vrai comme déclaration absolue, mais ce n'est pas ce que l'apôtre entendait ; il voulait dire que *lui* pouvait toutes choses. Il l'avait appris ; c'était un état réel pour lui, non une proposition abstraite. « Je suis *enseigné* aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim ». Si je suis rassasié, Il me garde de l'insouciance, de l'indifférence, et de la satisfaction de moi-même ; si j'ai faim, Il me garde de l'abattement et du mécontentement. Pour Paul, ce n'était pas seulement *on* peut, mais *moi* j'ai trouvé Christ tellement suffisant à tout, en toutes circonstances, que je ne suis dominé par aucune. Paul avait été battu de verges, il avait reçu des Juifs quarante coups moins un, il avait été lapidé [2 Cor. 11, 24-25], il avait traversé toutes sortes de circonstances, mais il avait trouvé Christ toujours suffisant dans toutes les circonstances.

Ne dites pas : Oui, mais Paul était alors un chrétien arrivé à l'âge mûr, et on peut bien parler ainsi à la fin de sa vie. Si Paul n'avait pas trouvé Christ suffisant en toutes choses depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'aurait pu parler comme il le fait à la fin de sa carrière. La foi compte sur Christ, depuis le point de départ de la vie chrétienne. C'est le principe que nous trouvons au psaume 23. Quand le psalmiste avait tout traversé, il dit : « Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours ». Dans l'abondance ou dans les privations, je trouverai toujours que Lui suffit ; mais pour être capable de faire cette expérience à la fin de la course, il faut l'avoir faite tout du long.

Ne dites pas : Paul était un apôtre, il était un homme extraordinaire, un homme d'élite élevé bien haut au-dessus du mal qui me tourmente. Non point, Paul avait une écharde dans la chair pendant qu'il écrivait, et quoique ce ne fût pas la puissance, ce fait lui donnait le sentiment de son néant, dans lequel la puissance pouvait agir. Le Seigneur ne voulut pas ôter l'écharde, quand Paul L'en supplia ; Il lui répondit : « Ma grâce te suffit » [2 Cor. 12, 9]. L'écharde paraissait un obstacle, mais, au lieu de cela, quand l'apôtre prêchait, on voyait la puissance de Christ, non celle de Paul. Je rappelle tout ceci afin que vous ne disiez pas que Paul n'était pas exposé aux difficultés et aux pièges de la chair. Dieu l'avait élevé au troisième ciel, et ce privilège extraordinaire dont Il l'avait fait jouir l'exposait à s'élever outre mesure ; c'est pourquoi Dieu lui envoie une écharde pour l'amener au sentiment de son néant ; alors la puissance du Seigneur s'accomplit dans l'infirmité. La puissance divine ne peut pas être là où est la puissance humaine. Si c'eût été la puissance humaine, ceux que Paul aurait convertis n'eussent rien valu, mais ceux que Dieu convertissait par lui étaient dignes de la vie éternelle. C'est une grande chose que nous soyons réduits à rien ; et si nous ne savons pas comment n'être rien, il faut que Dieu nous y amène ; un homme humble n'a pas besoin d'être humilié.

Paul était dépendant de Christ, absolument dépendant de Lui, et nous voyons l'infaillible fidélité de Christ à son égard ; mais, je le répète, Paul n'eût pas pu dire à la fin de sa course : « Je puis toutes choses par Celui qui me fortifie », s'il n'en avait pas fait l'expérience tout du long. C'est un précieux témoignage. Christ est suffisant pour nous, là où nous sommes ; mais il faut qu'Il nous amène à être sincères ; il faut que notre âme réalise la vérité de son état devant Dieu. Tant que ma conscience n'est pas amenée à la réalité de ma position, tant qu'elle n'est pas arrivée au sentiment de mon éloignement de Dieu et de mon infidélité à Son égard, elle n'est pas intègre, mais une fois arrivée là, Dieu dit : « Je t'ai amenée où tu devais être ; il n'y a plus de fraude, je puis te venir en aide ». Job dit : « Quand l'oreille m'entendait, elle m'appelait bienheureux, quand l'œil me voyait, il me rendait témoignage, car je délivrais le malheureux qui implorait du secours et l'orphelin qui était sans aide » (Job 29, 11, 12). Il disait : Je fais ceci, je fais cela. Mais Dieu dit : Cela ne peut pas aller ainsi. C'est toujours : moi, moi ; et Dieu livre Job entre les mains de Satan, jusqu'à ce qu'il maudisse le jour de sa naissance, mais s'écrie à la fin : « Maintenant mon œil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi » (Job 42, 5, 6). — Cela va bien, dit Dieu ; maintenant je puis te bénir ; et Il le bénit.

Dieu ne veut pas que nous tenions seulement tout juste nos têtes hors de l'eau, mais Il veut que nous marchions dans la puissance de Sa grâce.

« Or, vous aussi Philippiens, vous savez qu'au commencement de l'évangile, quand je quittai la Macédoine, aucune assemblée ne me communiqua rien pour ce qui est de donner et de recevoir, excepté vous seuls ; car même à Thessalonique, une fois et même deux fois, vous m'avez fait un envoi pour mes besoins » (v. 15 et suiv.). L'amour n'est jamais oublieux, il attache du prix aux actes de service, et les enregistre. Ainsi l'apôtre garde précieusement la mémoire de tout ce par quoi on lui était venu en aide. Dieu a pour agréable le service rendu à Ses saints ; Il prend plaisir aussi dans ce qui est fait envers le monde.

« Mais mon Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (v. 19). Remarquez l'intimité dont ce « *mon Dieu* » est l'expression. Parole d'une grande portée ! c'est comme si Paul disait : Je Le connais, *je puis* répondre pour Lui ; j'ai passé à travers toutes sortes de difficultés, et je puis garantir qu'Il ne m'a jamais fait défaut ; je sais la manière dont Il agit, même dans les petites choses de la vie journalière.

C'est un grand point d'avoir confiance en Dieu, journallement et à toute heure, de ne pas penser que nous pourrions nous tirer d'affaire nous-mêmes et nous mettre à l'abri de la puissance du mal, mais de nous confier en Dieu, complètement. Or, quelle est la mesure dans laquelle Dieu suppléera à nos besoins ? « Ses richesses en gloire par le Christ Jésus » ! Il faut qu'Il se glorifie Lui-même, même quand un passereau tombe en terre ; car pour Dieu, il n'y a rien de grand ou de petit. Il pense à ce en quoi Il peut glorifier Son amour.

« Mon Dieu suppléera à tous vos besoins ». Comment Paul pouvait-il dire cela ? Je le répète, il connaissait Celui qu'il appelle : « Mon Dieu ». Ce n'est pas qu'il n'eût pas été dans la nécessité et dans le besoin ; mais il avait senti le prix d'y rencontrer Dieu. Les circonstances peuvent paraître très sombres, mais nous avons toujours trouvé que, s'Il nous conduisait à travers le désert où il n'y a point d'eau, Il y faisait jaillir pour nous l'eau du rocher. Dieu exerce toujours la foi, mais Il y répond toujours : « Ton vêtement ne s'est pas usé sur toi et ton pied ne s'est point enflé pendant ces quarante ans » [Deut. 8, 4]. C'est un précieux résultat.

« Mon Dieu suppléera à tous vos besoins ». L'apôtre comptait sur la bénédiction pour les autres. Quelle consolation ! Au lieu de marcher par la vue, traverser ce monde dans le précieux sentiment de ce que Dieu est pour nous-mêmes et ainsi pouvoir compter sur Lui pour d'autres ! Nous craignons presque, quelquefois, de pousser des âmes dans le chemin de la foi ; nous ne devrions pas craindre, mais compter sur la grâce pour elles. La foi est toujours victorieuse.

Que le Seigneur nous donne de compter toujours sur Lui ; alors nous dirons : « Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie ».